

La vie de femme à la *Marie Claire*

– Le discours sur le sexe, le genre et la sexualité dans le magazine féminin *Marie Claire*

Anniina Nurminen
Université de Tampere
Institut des études de langues
et de traduction
Langue française
Mémoire de maîtrise
Décembre 2010

Tampereen yliopisto
Ranskan kieli
Kieli- ja käännöstieteiden laitos

NURMINEN, ANNIINA: La vie de femme à la *Marie Claire* – Le discours sur le sexe, le genre et la sexualité dans le magazine féminin *Marie Claire*.

Pro gradu -tutkielma, 59 sivua
Syksy 2010

Pro gradu -tutkielmassani tarkastelen sukupuolen diskurssia naistenlehdessä. Tutkimuskohteena on ranskankielinen *Marie Claire* -lehti. Ensimmäisenä tutkimuskysymyksenäni on selvittää, millainen hegemoninen diskurssi naisesta ja naiseudesta muodostuu lehden artikkeleissa. Hegemonisella diskurssilla tarkoitetaan artikkeleiden perusteella rakentuvaa vallalla olevaa käsitystä naisesta ja naiseudesta. Lisäksi kysyn, millainen on hegemonisen diskurssin ulkopuolelle jäävä diskurssi naisesta ja naiseudesta tutkimusaineistoni perusteella.

Tutkimukseni teoreettinen viitekehys on sosiaalinen konstruktionismi, jonka mukaan todellisuus ja tietomme todellisuudesta rakentuu sosiaalisessa vuorovaikutuksessa. Kieli on merkittävä sosiaalisen vuorovaikutuksen muoto ja näin ollen myös tärkeä todellisuutta tuottava elementti. Todellisuuden rakentamiseen vaikuttavat vallalla olevat tahot, jotka määrittelevät kunkin aikakauden arvot ja normit. Tutkimusmenetelmänä käyttämäni diskurssianalyysi tutkii sanojen käyttöä ja merkitystä tietyssä asiayhteydessä. Tietty ”oikea” puhetapa tai diskurssi luonnollistuu ja näyttäytyy helposti ainoana oikeana – tai ainakin yleisimpänä – ajateltavissa olevana ajattelu- tai puhetapana. Sosiaalisen konstruktionismin mukaan kieli ei siis tyydy vain neutraalisti välittämään asiasisältöjä vaan sisältää aina jonkinlaisen näkökulman. Michel Foucault on todennut, että sukupuolen ja seksuaalisuuden rajat määrittyvät eri aikakausina eri tavoilla, mikä on juuri tämän työn kannalta kiinnostavaa. Kantavana ajatuksena työssäni on ajatus todellisuuden rakentumisesta toistuvien tekojen avulla, jollaisiksi myös toistuvat kielen rakenteet ja ilmaisut olennaisesti katsotaan. Judith Butler on kehittänyt ajatusta koskemaan myös sukupuolta, jota myös ylläpidetään ja luodaan kielellisten ilmaisujen avulla.

Tutkimuksessani käy ilmi, että naiseus, seksuaalisuus ja tunnustellisuus liittyvät olennaisesti yhteen. Seksuaalisuus – etenkin epänormatiivinen seksuaalisuus – edellyttää tunnustamista. Tunnustellisuus liitetään yleensä etenkin naisiin, mistä naistenlehdet voidaan nähdä hyvänä esimerkkinä. Naistenlehdessä naiset voivat tunnustaa asioita saadakseen niille varmistusta. Toisaalta tunnustus voidaan nähdä myös voimavarana ja vertaistukena. Aineistossani naisten ulkonäkö, onnellisuus ja hyvä olo kietoutuvat yhteen. Naisellinen ulkonäkö tuottaa onnellisen ja hyvinvoivan naisen. Käsitystä tietynlaisesta oikeasta seksuaalisuudesta ja sukupuolesta ylläpidetään toistuvien tekojen avulla, mikä pitää sisällään myös muutoksen mahdollisuuden.

Asiasanat: hegemoninen diskurssi, diskurssianalyysi, sukupuoli, seksuaalisuus, naistenlehti, tunnustus

TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction	1
2. Cadre théorique.....	3
2.1. Théorie féministe.....	3
2.2. Concepts : ‘sexe’, ‘genre’ et ‘sexualité’	5
2.3. Histoire de la sexualité	7
3. Corpus et recherche sur les magazines féminins	13
3.1. Recherche antérieure	13
3.2. <i>Marie Claire</i>	16
3.2.1. Les articles	17
4. Méthodes	19
4.1. Analyse du discours.....	19
4.2. Discours hégémonique et pouvoir	21
5. Analyse des données.....	24
5.1. Discours hégémonique sur la femme dans <i>Marie Claire</i>	24
5.1.1. Se sentir bien = se sentir femme	25
5.1.2. « La dictature de l’apparence ».....	28
5.1.3. L’hétérosexualité en tant que norme	30
5.1.4. « Je confesse donc je suis ».....	34
5.1.4.1. « avis du psy » / « avis de la psy »	35
5.1.4.2. La confession en tant que production de vérité	36
5.1.4.3. La confession comme ressource féminine.....	40
5.2. Discours non hégémonique sur la femme dans <i>Marie Claire</i>	41
5.2.1. L’homosexualité	41
5.2.2. Une femme non « biologiquement femme ».....	44
5.2.3. « Biologiquement femme » mais « socialement homme »	48
6. Conclusion.....	53
7. Bibliographie	56

1. Introduction

Dans ce travail, nous étudions le discours sur le sexe, le genre et la sexualité dans le magazine féminin français *Marie Claire*. Nous nous limitons à présenter le discours sur le genre féminin (et non pas masculin). Notre but est d'identifier les propriétés du discours hégémonique et non hégémonique de la femme dans les articles. La notion d'hégémonie par Antonio Gramsci signifie l'aboutissement des différents points de vue et ainsi une idéologie générale qui règne dans un contexte (Fairclough 2003 : 218). Dans cette étude – dans le contexte d'un magazine féminin – nous aspirons à identifier une manière systématique de parler des femmes et de la sexualité féminine.

Nous comprenons les concepts 'sexe', 'genre' et 'sexualité' selon la tradition des études féministes. Dans la pensée courante, les êtres humains sont divisés par leur sexe biologique en deux catégories mutuellement exclusives. Le 'genre' renvoie souvent à l'identité sociale ou culturelle et au rôle associé au détenteur d'un sexe biologique dans un cadre culturel (Dorlin 2008 : 33-35). Le sexe et le genre ont un rapport proche à la sexualité car les individus sont supposés agir selon leur sexe biologique. Cette répartition concerne tout individu ; il n'existe pas de position à l'extérieur de la division.

Comme cadre théorique, ce travail se sert de l'analyse du discours dans le contexte d'un magazine féminin. Le but de l'analyse du discours n'est pas de dévoiler la réalité ou les attitudes « réelles » derrière les mots mais plutôt de manifester une position ou des positions dans un contexte. L'analyse du discours essaye d'examiner comment la langue et les arguments forment les positions, quelles sont les manières par lesquelles un discours est construit. Il faut tenir compte du fait que « la langue n'est pas transparente » (Mazière 2005 : 13) et qu'elle n'est pas seulement un instrument servant à transmettre un sens « déjà là » (*ibid.*). L'analyse du discours fait partie du courant du constructivisme social selon lequel la langue construit la réalité. Il n'existe pas de vérité absolue mais plutôt des constructions (Jokinen 1993 : 9-10). *Marie Claire* existe dans un contexte de discours qui forme une idéologie culturelle.

La théorie sur l'histoire de la sexualité de Michel Foucault est un élément fondamental dans ce travail. Son œuvre *Histoire de la Sexualité 1. La volonté de savoir* (1976) nous offre comme cadre que les pratiques sexuelles sont fortement contrôlées par les valeurs sociales et religieuses (*id.*, 139). Foucault affirme que la sexualité est, de nos jours

comme avant, une région extrêmement contrôlée et un fait essentiel pour l'identité de l'individu. L'organisation des sujets se fait par la culture et la société. Ainsi, bien que le sexe biologique soit seulement un fait parmi tout fait dans la culture humaine, il est – avec la sexualité – dans une position accentuée. La multiplicité du sexe et du genre est une partie essentielle pour ce travail car personne ne peut négliger la classification. Pour quelques personnes, le sexe biologique ne correspond pas à l'identité sociale, au genre. Tout de même, tous sont obligés de se définir par un genre et de participer à cette prise de position. Ne pas se définir serait aussi une prise de position. (Rossi 2003: 11, 23.)

Nous allons d'abord illustrer le cadre théorique du travail. Puis, nous allons présenter la recherche antérieure sur les magazines féminins ainsi que le corpus plus en détail. Ensuite, nous présenterons les méthodes. Finalement, nous exposerons l'analyse et les résultats.

2. Cadre théorique

Dans cette partie, nous présenterons l'évolution de la théorie féministe et les concepts essentiels pour ce travail.

2.1. Théorie féministe

La catégorie du sexe, la distinction entre les femmes et les hommes, ou bien le féminin et le masculin, est une catégorie très consolidée dans la pensée humaine. Le mouvement féministe et la théorie féministe ont commencé à critiquer les relations hiérarchiques créées par cette catégorisation. Dans les années 1980, même la catégorie du sexe (biologique) a été problématisée et remise en question.

« On ne naît pas femme : on le devient » a formulé Simone de Beauvoir (1949 : 285) dans son fameux ouvrage *Le deuxième sexe*. Dans la théorie féministe mais aussi dans le discours courant, on a commencé à faire la distinction entre le 'sexe biologique' et 'le sexe social' ou 'le genre' (le terme vient du mot anglais *gender*), ce dernier désignant le rôle ou le comportement (sexuels) produits par la socialisation et l'éducation. Les filles sont élevées d'une manière différente des garçons. (Dorlin 2008 : 5.)

« Le personnel est politique » était le slogan des mouvements de libération des femmes dans les années 1960 (Dorlin 2008 : 9). On a compris que l'expérience et le savoir des femmes ont été laissés de côté en les plaçant systématiquement dans la sphère du privé ou personnelle. Le mouvement féministe a commencé à utiliser cette force antérieurement cachée pour montrer que la vie de tous les jours est contrôlée de l'extérieur. Les choix que font ceux qui sont au pouvoir – qui sont souvent les hommes – se reflètent dans la vie des femmes et inversement. 'La différence sexuelle' est devenue une notion importante ; le féminisme radical souligne qu'il ne faut pas la nier, au contraire, il faut mettre en valeur la spécificité de l'expérience des femmes. (Rojola 1996 : 169.)

'L'essentialisme' du féminisme radical des années 1960 et 1970 est remis en question dans la décennie suivante. La critique postcoloniale souligne les différences entre les femmes – l'accent étant avant mis sur la différence entre les femmes et les hommes. La race et la classe ont également leur place dans les rapports de domination. L'expérience commune des 'Femmes' dans l'ensemble devient redoutable. (Dorlin 2008 : 79-108.)

Les théories des années 1990, très influencées par Judith Butler – une théoricienne éminente dans le domaine du genre –, ont remis en doute les concepts de ‘sexe’ et de ‘genre’. Bien que les théories féministes précédentes aient admis l’historicité du genre, le sexe biologique a demeuré anhistorique. Le discours biologique et médical a naturalisé le sexe et le fait (prétendu évident) qu’il y aurait deux sexes. (Dorlin 2008 : 39-41.) Selon Judith Butler (1990 : 69), « [le genre] désigne précisément l’appareil de production et d’institution des sexes eux-mêmes [...] ; c’est aussi l’ensemble des moyens discursifs/culturels par quoi « la nature sexuée » ou un « sexe naturel » est produit et établi dans un domaine « prédiscursif », qui précède la culture, telle une surface politiquement neutre *sur laquelle* intervient la culture après coup ». Judith Butler a eu un effet immense sur la conception du sexe biologique. Il est évident qu’il existe plus de deux sexes anatomiques mais ces formes ne sont pas généralement souhaitées ni renforcées.

Butler (1990) explicite aussi le terme de ‘performatif’, originellement introduit par le linguiste J. L. Austin. Il constate qu’il existe deux types d’énoncé : constatif et performatif. Les énoncés constatifs sont des énoncés descriptifs qui constatent l’état des choses. Dans sa conceptualisation, l’énoncé performatif exécute une action, comme dans l’exemple du mariage : il n’y a pas de mariage avant le « oui ». Dès que l’énoncé est articulé, il est ainsi matérialisé et devenu « réel ». Le monde « a changé » après l’énonciation d’un énoncé performatif. Bien sûr, les circonstances doivent être les propres. (Austin 1962 : 6, 8.)

Judith Butler introduit la notion de ‘performativité de genre’ dans les études de sexe/genre. Austin a dit (Austin 1962 : 12) : « to *say* something is to *do* something » (parler c’est agir) et Butler a élargi cette idée dans sa théorie en ce qui concerne le sexe et le genre. Selon Butler, le genre n’est pas un fait mais un ensemble de pratiques disciplinaires et d’actes discursifs qui doivent constamment se répéter comme un rite pour survivre ; nous « faisons » notre genre. Certains actes sont plus désirés que d’autres. La situation culturelle dominante pose les limites du comportement. Mais, dans la répétition réside aussi la possible subversion. Butler parle de ‘puissance d’agir’, ce qui veut dire qu’il est possible de défaire certaines choses ou de se comporter de façon incohérente ou excentrique dans le but de secouer les limites de la normativité. En exemple, elle prend les performances *drag* ; « [e]n imitant le genre, le drag révèle implicitement la structure imitative du genre lui-même – ainsi que sa contingence »

(Butler 1990 : 261). Le genre se produit donc par l'énonciation et la répétition des gestes quotidiens. Le drag est seulement une performance qui exagère les traits féminins et masculins. Par les gestes et les mots, nous produisons notre genre tous les jours – nous le faisons plus discrètement dans le quotidien. Nous possédons également la puissance d'agir différemment.

Ce travail remet en question la stabilité du 'genre' et comprend le 'sexe' comme une conception biologique simplifiée. Par 'sexe', nous comprenons la division femme/homme du langage courant ; une division qui se fonde sur la biologie. Pourtant, nous utilisons le terme de 'genre' quand nous voulons parler de quelqu'un qui se considère comme une 'femme', par exemple, malgré le sexe biologique ou anatomique de cette personne. Par le terme 'sexe', nous voulons souligner qu'il s'agit d'une personne biologiquement femme et non pas d'un homme ou d'une personne intersexe. Le fait que *Marie Claire* soit un magazine féminin, un magazine pour les femmes, indiquerait alors que le genre supposé du lectorat serait 'femme' plutôt qu'un autre. Ce travail comprend le 'genre' comme un rôle social qui, pour pouvoir être maintenu, doit être répété mais qui est – inévitablement – toujours en mouvement.

La performativité est une notion importante pour ce travail car nous proposons que l'image de la femme se construise par répétition dans le magazine féminin *Marie Claire*. La sexualité est également fortement contrôlée comme nous allons le voir dans le chapitre suivant. Le contrôle – qui reste souvent imperceptible – nous force à imiter la manière d'être 'femme' ou 'homme' ou bien autre chose. Dans ce travail, la sexualité est vue à travers la théorie féministe et fortement liée à la tradition foucauldienne.

2.2. Concepts : 'sexe', 'genre' et 'sexualité'

Dans ce travail, le 'sexe', le 'genre' et la 'sexualité' sont les notions essentielles. Avant de pouvoir définir la 'sexualité', nous devons d'abord définir les notions de 'sexe' et de 'genre' car ces deux notions font inséparablement partie de la première. Dans ce chapitre, nous allons définir les notions de 'sexe', 'genre' et 'sexualité', et, par la suite, nous allons présenter une vue historique sur la sexualité.

Dans les études féminines, il existe aujourd'hui différentes théories et définitions pour ces termes. Le mot 'sexe' ou 'sexe biologique' se réfère aux caractéristiques biologiques et physiologiques qui différencient les hommes des femmes – les mâles des

femelles. La division n'est pourtant pas aussi simple car il existe des personnes intersexes (hermaphrodites), c'est-à-dire des personnes qui ne sont anatomiquement ni mâles ni femelles mais possèdent des traits masculins et féminins. Ces personnes n'ont pas forcément le sentiment d'être femme ou homme, ce qui peut rendre la vie difficile dans une société strictement dichotome quant au sexe des individus. Le sexe est également un fait mental. Il n'est pas évident qu'une personne biologiquement femme se sente « féminine ». Selon la théorie féministe et les études sociales, le sexe biologique ne détermine pas forcément le sentiment d'une personne d'appartenir à son propre sexe. La féminité ou masculinité sont des constructions culturelles qui varient d'une culture à l'autre. Le mot 'genre' ou 'sexe social' servirait à évoquer les rôles socialement acquis, les comportements, les activités et les attributs qu'une société considère comme appropriés pour les hommes et les femmes – ce sont des rôles selon lesquels les gens aspirent à vivre pour se conformer à la société. Ces rôles sociaux varient avec le contexte. (Dorlin 2008 : 33-35.) Le sexe ne désigne alors pas la même chose que le genre. Le genre est la représentation de l'individu envers le sexe biologique. Le genre est fortement « limité », un individu ne peut pas se comporter ou s'habiller n'importe comment s'il veut être « accepté » dans le groupe des 'hommes', par exemple. Cette division est appelée 'système de sexe/genre'. (de Lauretis 2004 : 41.)

Les études de genre et « [l]es théories féministes s'attachent à la problématisation de ces trois dimensions, de ces trois acceptions mêlées du sexe. Elles travaillent à la fois sur les distinctions historiquement établies entre le sexe, le genre et la sexualité et sur leurs relations. » (Dorlin 2008 : 5). Les théories féministes portent l'attention sur la causalité entre le sexe biologique et la sexualité, la relation entre le sexe biologique, l'identité sexuelle et la normalisation (de l'hétérosexualité, par exemple) faite dans notre société. (Dorlin 2008 : 6) : « Les théories féministes ne s'attachent donc pas seulement à la délimitation théorique et pratique entre ce qui serait « naturel » et « culturel » ou « social », entre le sexe, le genre et *les* sexualités, mais aux principes, aux postulats ou aux implications idéologiques, politiques, épistémologiques, de cette délimitation. » La sexualité fait toujours partie du 'sexe' car la notion est perçue comme un fait qui détermine l'orientation sexuelle.

Il est aussi important de signaler que « [l]es théories féministes seront définies comme un savoir indissociablement lié à un mouvement politique qui problématise [...] le rapport que *tout* savoir entretient avec une position de pouvoir, qu'il renforce, renverse ou modifie en retour. » (Dorlin 2008 : 7). La théorie féministe est fondée sur la pensée foucauldienne surtout quand on parle du pouvoir. Selon Foucault (1997 : 9), le but du savoir féministe n'est pas seulement de produire un nouveau savoir sur les femmes mais de disqualifier la « connaissance vraie » et de bouleverser le système de savoir et la distinction entre le sujet et l'objet de connaissance. Il s'agit donc d'un questionnement politique car il est question des « effets de pouvoir des discours médicaux, psychanalytiques, mais aussi philosophiques, historiques ou anthropologiques totalisants, dominants, sur le corps et la parole des femmes. » (Dorlin 2008 : 14). Le savoir féministe peut être défini comme une généalogie, au sens de Foucault (1997 : 11) : « Par rapport au projet d'une inscription des savoirs dans la hiérarchie du pouvoir propre à la science, la généalogie serait une sorte d'entreprise pour désassujettir les savoirs historiques et les rendre libres, c'est-à-dire capables d'opposition et de lutte contre la coercition d'un discours théorique unitaire, formel et scientifique ». Les études féministes remettent en question l'hégémonie stable et l'organisation inégale de la société (de Lauretis 2004 : 41). L'accent des études féministes est donc mis sur le sexe, le genre et la sexualité et leur relation. Si tout est touché par le pouvoir, le sexe et la sexualité le sont également.

2.3. Histoire de la sexualité

Ce travail se sert de la théorie sur la sexualité du philosophe et sociologue français, Michel Foucault (1926-1984). Dans son ouvrage, *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir* (1976), Michel Foucault introduit la notion d'« hypothèse répressive » (*id.*, p. 18) par laquelle il entend la manière dont la sexualité a été décrite comme quelque chose de totalement caché et rejeté dans la société occidentale depuis le 17^{ème} siècle. Dans son ouvrage, Foucault offre une alternative à ce point de vue. La sexualité est souvent pensée comme synonyme de l'hétérosexualité. La sexualité est aussi attachée au sexe biologique ; le désir sexuel de la femme est dirigé vers l'homme et vice versa.

Selon Foucault (1976), les limites posées aux relations sexuelles au 17^{ème} siècle ont construit une « mise en discours du sexe » (*id.*, p. 20) au lieu de simplement repousser la sexualité. La notion de 'sexualité' est née au moment où il a fallu trouver les moyens

de normativiser la sexualité (*id.*, p. 137). Foucault continue : « Je ne prétends pas que le sexe n'a pas été prohibé ou barré ou masqué ou méconnu depuis l'âge classique [...] mais que c'est un leurre d'en faire l'élément fondamental et constituant à partir duquel on pourrait écrire l'histoire de ce qui a été du sexe à partir de l'époque moderne. » (*id.*, p. 21). Il suggère que la « mise en discours » du sexe n'a pas créé un processus de restriction mais abouti à un intérêt croissant sur le sujet. « [L]a volonté de savoir ne s'est pas arrêtée devant un tabou à ne pas lever, mais qu'elle s'est acharnée [...] à constituer une science de la sexualité. » (*id.*, p. 21-22). Le fait de complètement condamner une partie de la vie ne la fait pas disparaître – au contraire. Selon Foucault, la sexualité détermine l'homme occidental. L'homme n'a pas été chassé loin de la sexualité mais la sexualité a été pensée comme omniprésente.

Au 19^{ème} siècle, à l'ère victorienne, l'industrialisation a transformé la société occidentale. La famille agraire englobant les grands-parents et les bonnes etc. se transforme en une plus petite unité. Lors du Siècle des Lumières, de nouvelles idées ont été introduites. Le développement dans les sciences humaines a changé la relation envers la religion. La confiance en raison – au lieu de la religion – est devenue considérable. (Hausen 2001 : 162.) C'est à cette époque-là que la médecine, la recherche en anatomie et la philosophie ont construit de nouvelles idées ou « vérités » sur la sexualité et sur les sexes, et surtout sur le sexe féminin. Foucault parle de 'scientia sexualis' ; par ce terme, il entend une manière systématique de normalisation et de pathologisation des individus et de la conduite sexuelle ; pour les « anomalies », on a cherché une technologie corrective. (Foucault 1976 : 77.)

La sexualité, ainsi que la conception de la sexualité normale et anormale, change avec le contexte. Selon Michel Foucault (1976), l'homosexualité et l'individu homosexuel sont « nés » au 19^{ème} siècle : « la catégorie psychologique, psychiatrique, médicale de l'homosexualité s'est constituée du jour où on l'a caractérisée ». (Foucault 1976 : 59). Ainsi, « l'homosexuel est maintenant une espèce » (*ibid.*). Marko Salonen (2005 : 41) a cité Jonathan Katz et expliqué que le concept d'hétérosexualité a vu le jour dans les années 1860. Il s'agissait d'une perversion selon laquelle une personne désirait une personne autre que son propre sexe biologique. L'hétérosexualité a d'abord été une perversion car à l'époque, la vraie et pure sexualité contenait l'idée de la reproduction. Le désir ou la jouissance ne comptaient pas. La normalisation du désir devait attendre les théories de Freud au début du 20^{ème} siècle. Par contre, le désir vers le même sexe est

devenu une anomalie à l'époque. (*ibid.*) En même temps que naît l'espèce homosexuelle, l'individu hétérosexuel en fait autant – la sexualité devient donc un fait qui détermine la personne beaucoup plus qu'avant et beaucoup plus que d'autres faits. Au lieu d'être seulement un acte ou des actes, le fait d'« exercer de l'homosexualité » devient une identité, un fait plus important que d'autres traits.

Plusieurs maladies qui n'ont aucun rapport à la sexualité, ont été interprétées comme des conséquences de la sexualité. Foucault parle d'« une technologie du sexe toute nouvelle; nouvelle, car sans être réellement indépendante de la thématique du péché, elle échappait pour l'essentiel à l'institution ecclésiastique. Par l'intermédiaire de la pédagogie, de la médecine et de l'économie, elle faisait du sexe non seulement une affaire où le corps social tout entier, et presque chacun de ses individus, était appelé à se mettre en surveillance.» (*id.*, p. 154). On pourrait dire que les médecins et les scientifiques ont pris la place des ecclésiastiques. Au lieu de confesser ses péchés à un prêtre, l'homme devait pratiquer un examen de conscience (*id.*, p.153). Les individus ont été forcés de s'observer à chaque instant car la sexualité est omniprésente et ainsi extrêmement dangereuse. (*id.*, p. 153-154.) L'hypothèse répressive n'est donc pas correcte selon Foucault. Il n'existe pas de sexualité réelle refoulée par les autorités qui attendrait sa libération mais la sexualité est une construction qui varie avec le contexte. Ce qui est accepté change avec le temps et l'espace. Foucault ne trouve pas de rupture entre cette période et nos jours où la sexualité est explicitement présente partout. Aujourd'hui, les célébrités se confient aux magazines et se confessent d'une manière comparable à la confession des péchés à un prêtre.

Foucault (1976) lie le contrôle de la sexualité de l'individu et la valorisation du corps avec le processus de croissance et d'établissement de l'hégémonie bourgeoise. Par le contrôle du corps, la classe qui est au pouvoir – la bourgeoisie – peut maîtriser la classe inférieure. (*id.*, p.167). Selon Foucault, « [n]ous sommes [...] dans une société du « sexe » ou plutôt « à sexualité » : les mécanismes du pouvoir s'adressent au corps, à la vie, à ce qui la fait proliférer, à ce qui renforce l'espèce, sa vigueur, sa capacité de dominer, ou son aptitude à être utilisée. » (*id.*, p. 194.) Pour Foucault, donc, la sexualité est historiquement une notion bourgeoise, elle a été « inventée » pour les objectifs de la bourgeoisie, pour pouvoir surveiller et dominer la classe ouvrière. Par la notion de

‘technologie du sexe’, Foucault entend l’appareil de la classe dominante pour contrôler la classe inférieure.

La famille hétérosexuelle est devenue le modèle de la famille. La seule fonction du sexe a donc été procréatrice. (Foucault 1976 : 138.) Foucault parle de l’ « hystérisation du corps de la femme » (*id.*, p. 137) :

[T]riple processus par lequel le corps de la femme a été analysé – qualifié et disqualifié – comme corps intégralement saturé de sexualité ; par lequel ce corps a été intégré, sous l’effet d’une pathologie qui lui serait intrinsèque, au champ des pratiques médicales ; par lequel enfin il a été mis en communication organique avec le corps social (dont il doit assurer la fécondité réglée), l’espace familial (dont il doit être un élément substantiel et fonctionnel) et la vie des enfants (qu’il produit et qu’il doit garantir, par une responsabilité biologico-morale qui dure tout au long de l’éducation) : la Mère, avec son image en négatif qui est la « femme nerveuse », constitue la forme la plus visible de cette hystérisation. (Foucault 1976 : 137.)

Le terme ‘hystérie’ vient du « père du médecin » grec Hippocrate. Le terme est dérivé du mot grec ‘hystera’, signifiant l’utérus. Vers -300, -400 avant notre ère, Hippocrate a fait un diagnostic des migrations utérines qui seraient la cause de l’hystérie féminine. (Kortelainen 2003 : 42.) Selon la théorie d’Hippocrate (Israël 2001 : 4): «[l]’utérus, [...] frustré par la continence de sa propriétaire, se déplace dans le corps [...] pour arriver au cerveau où enfin il se repaît, la substance blanche remplaçant un sperme qui lui était trop parcimonieusement dispensé, et crée en même temps fièvres et vapeurs, crises et cris, ou peut-être cris et chuchotements. » (*ibid.*) L’idée de l’hystérie comme maladie féminine a longtemps vécu et les diagnostics ont été variés mais pas toujours uniformes. La sexualité de la femme a souvent été considérée comme la cause de l’hystérie. Le siècle des Lumières a peu à peu distingué l’hystérie des autres maladies mentales : une explication neurologique est devenue plus influente, ce qui n’a pas forcément facilité la condition de la femme ou délivré la femme de la position de l’hystérique probable. Wajeman (1976 : 59) a observé que les caractérisations de la nature de la femme au 19^{ème} siècle restent partiellement semblables à celle de l’antiquité. « La matrice jouit d’un instinct tout particulier : à l’époque de la puberté, cet organe s’éveille, s’accroît, exerce une espèce de domination sur tous les systèmes de l’économie ; alors il gonfle, rougit, s’échauffe, se vivifie et devient un centre d’où partent les irradiations qui influent sur tous les autres organes » (*ibid.*) raisonne un médecin du 19^{ème} siècle.

Le 19^{ème} siècle peut être vu comme le début de la psychiatrie. Le père du psychiatre français, Philippe Pinel (1745-1826) a fait des recherches sur l'hystérie et après lui, Jean-Martin Charcot (1825-1893) qui est connu pour son hôpital psychiatrique de la Salpêtrière à Paris. Des centaines de femmes étaient enfermées dans ce bâtiment énorme qui était comme un laboratoire et les femmes, des animaux de laboratoire. L'hystérie était définie comme une « demi-folie », entre la maladie mentale et l'esprit sain. Cette maladie de l'esprit féminin était quelque chose qui pouvait concerner n'importe quelle femme, n'importe quand et n'importe où. (Kortelainen 2003 : 42-50) Au 19^{ème} siècle, de nombreuses recherches ont été effectuées sur l'hystérie. Selon Philippe Pinel, la sensibilité morale et physique, le dévouement au plaisir et aux émotions menaient les femmes à l'hystérie. C'était soit la vie sexuelle trop active soit inexistante de celle-là – et parfois même l'orgasme de la femme – que l'on pouvait accuser. (*id.*, p. 53.) Selon Foucault (1976 : 193), « l'hystérisation des femmes, qui a appelé une médicalisation minutieuse de leur corps et de leur sexe, s'est faite au nom de la responsabilité qu'elles auraient à l'égard de la santé de leurs enfants, de la solidité de l'institution familiale et du salut de la société. » (*ibid.*).

Une forte polarisation scientifique entre les femmes et les hommes a été établie à cette époque par la définition des traits de caractères « féminins » et « masculins ». La femme a été condamnée à rester dans la position de l'« autre », de quelque chose que l'on doit mesurer par rapport à l'homme. La femme a été considérée comme fragile, sentimentale, non agressive, etc. tandis que l'homme a été considéré comme fort, raisonnable, violent. (Hausen 2001 : 164.) Le philosophe Hegel, dans son œuvre *Principes de la philosophie du droit* (1871) a décrit la différence entre les femmes et les hommes comme semblable à celle entre les plantes et les animaux. La nature placide des femmes les caractérise comme des plantes. Selon lui, les femmes sont capables d'éducation, mais elles ne sont pas faites pour des activités plus exigeantes telles que la science, la philosophie et certaines formes d'arts. Les femmes peuvent avoir des idées réussies mais elles sont passives et subjectives tandis que les hommes sont actifs et puissants. Les hommes sont les vrais détenteurs de la raison. (Charnon-Deutsch 2000 : 13.) De telles idées répandues à l'époque par la médecine, la philosophie, la psychiatrie et la littérature ont eu une influence profonde sur la conception de la femme. Ces idées n'ont toujours pas disparu de la pensée humaine.

Teresa de Lauretis a critiqué la théorie de sexualité par Foucault. Selon de Lauretis, Foucault ne voit pas que la sexualité peut être regardée des points de vue féminin et masculin. Les femmes et les hommes ne vivent pas dans une situation identique, ce qui fait que la sexualité leur apparaît différemment. De Lauretis affirme que la sexualité féminine est traitée comme une projection de la forme de l'homme, le contraire complémentaire de la sexualité masculine. La sexualité féminine a donc toujours été définie par rapport à la sexualité masculine – la sexualité masculine étant la première, la norme. (De Lauretis 2004 : 51-52, 54.)

Aujourd'hui, on peut voir des traces de cette tradition hystérique selon laquelle la femme est un être mystérieux et potentiellement hystérique à cause de sa nature plus faible et de son génotype (Kortelainen 2003 : 340). En mystifiant quelqu'un, il est plus facile de le rendre inoffensif. On peut voir également l'influence de la médicalisation depuis l'ère victorienne dans certaines attitudes actuelles envers la sexualité. Comme le dit Foucault (1976 : 26-27) : « Mais l'essentiel, c'est la multiplication des discours sur le sexe, dans le champ d'exercice du pouvoir lui-même : incitation institutionnelle à en parler, et à en parler de plus en plus ; obstination des instances du pouvoir à en entendre parler et à le faire parler lui-même sur le mode de l'articulation explicite et du détail indéfiniment cumulé. » (*ibid.*) En définitive, l'interdiction a créé énormément de nouvelles façons de parler de la sexualité. Nous gardons à l'esprit la théorie de Foucault dans ce travail. Nous prenons la sexualité comme une construction qui varie avec le contexte et qui est fortement liée au pouvoir mais aussi comme un moyen de contrôler l'individu. La théorie féministe nous donne une conception sur le sexe et le genre et la volonté de remettre en question la structure binaire.

3. Corpus et recherche sur les magazines féminins

Dans ce chapitre, nous présentons le magazine féminin *Marie Claire* et le corpus. Nous commençons par l'introduction de la recherche sur les magazines féminins.

3.1. Recherche antérieure

Les magazines féminins intéressent surtout les femmes (mais quelques hommes les lisent également). Ces magazines sont destinés aux femmes, ils traitent de sujets qui concernent la vie des femmes et les articles sont écrits d'un point de vue féminin. Ce qui distingue un magazine féminin d'un autre magazine hebdomadaire est la cause féminine, parfois féministe.

Aujourd'hui, le média est le terrain principal qui construit la conception du sexe social ou bien du genre. Les études féministes sur les médias essaient de regarder plus en détail la manière dont le genre est représenté par les différents médias. Les études féministes sur les médias se concentrent surtout sur les médias adressés aux femmes. L'idée générale est que le média ne reflète pas seulement la réalité mais construit notre conception de la réalité et les motifs des maisons d'éditions peuvent être multiples. (Mäkelä, Puustinen et Ruoho 2006 : 7-8.)

L'attitude de la recherche sur les magazines féminins a été très critique dans les années 1950. Les magazines féminins ont été vus comme quelque chose de nuisible pour les femmes. Betty Friedan a été l'une des premières américaines à faire de la critique académique féministe avec son œuvre *The Feminine Mystique* (La Femme mystifiée, 1963). Elle a découvert la frustration des mères de famille américaines dans les années 1950 et 1960. Selon elle, les magazines féminins ont aidé à consolider l'image de la femme qui est contente de s'occuper de la maison toute sa vie. (Töyry 2006 : 215-216.)

Selon Angela McRobbie (1997 : 192), les années 1970 ont introduit une nouvelle vision des magazines féminins. Selon la théorie de l'idéologie de Louis Althusser et son œuvre *Idéologie et appareils idéologiques d'État* (1976), l'idéologie est vue comme une règle normative et persuasive de la société qui aide à renforcer la position dominante. Les femmes s'identifient à la « réalité » représentée dans les magazines. Ainsi, la relation des femmes à l'égard des magazines féminins a été représentée comme une relation

« fictive » envers la réalité (Töyry 2006 : 216). Les années 1970 – surtout après les événements de mai 1968 – ont amené des tendances féministes dans les magazines féminins. *Marie Claire* (français) a donné des conseils aux femmes en ce qui concerne l'émancipation. (Allison 2000 : 72.)

Dans les années 1980, dans la recherche sur les magazines féminins, on a considéré ces derniers comme des forums de la lutte politique et non pas uniquement comme l'origine d'idées « fausses » ou « fictives » nuisibles pour les femmes. La notion d'hégémonie d'Antonio Gramsci (1891-1937) a été importante dans les études de médias féministes ; l'hégémonie est le résultat d'un processus des différents points de vue. Selon lui, les institutions capitalistes dominent par la force mais aussi par le consentement. Dans une société moderne, l'idéologie des puissants est présentée comme une idéologie générale dominante. Le discours est un facteur important dans le processus par lequel certaines représentations sont rendues « naturelles » (Fairclough 2003 : 218). Il est important de constater que, malgré la lutte politique, les années 1980 ont bien augmenté le nombre de publicités dans les magazines féminins en raison de la concurrence croissante entre les magazines. Les magazines féminins ont voulu montrer qu'une femme peut être indépendante, émancipée et militante mais, en même temps, qu'elle peut être intéressée par la dernière nuance d'un rouge à lèvres. De cette manière, un magazine peut attirer autant de lecteurs que possible (Allison 2000 : 72). L'activisme et le capitalisme se serrent la main et consolident leur union dans les magazines féminins.

Selon Maija Töyry (2006), l'ouvrage de Janice Radway *Reading the Romance* (1984) a offert une vision positive des magazines féminins. Dans sa recherche, elle a démontré que les femmes peuvent aussi éprouver du plaisir en lisant les magazines féminins – un point de vue absent des études antérieures. Les magazines peuvent offrir aux femmes un refuge privé ; en lisant les expériences des autres, on peut oublier sa vie médiocre pendant un moment. Pourtant, lire des magazines féminins n'est pas toujours une action mécanique : les lectrices n'absorbent pas les informations sans réfléchir. La recherche plus récente souligne que le lecteur est un individu actif qui peut lire un article à contre-poil. (Töyry 2006 : 216-217.)

Ce qui unit les magazines féminins, c'est le fait qu'ils sont destinés aux femmes. Kathryn Shevelow (1989) a étudié les magazines et les journaux britanniques du 18^{ème} siècle et elle a trouvé un 'discours féminisé' qui en même temps délimite et détermine le

territoire féminin. Selon Shevelow, ce discours a été formulé par les journalistes masculins. Ils ont construit une manière tutélaire par rapport aux lectrices. Assez vite, les femmes ont commencé à écrire dans les magazines mais la disposition hiérarchique est restée. Selon Shevelow, l'attitude envers les lectrices était d'abord paternelle, puis au 17^{ème} siècle maternelle, au 19^{ème} siècle, sororale. Aujourd'hui, les journalistes parlent aux lectrices comme à des amies. (*id.*, p. 148-150.)

Selon Shevelow (1989), plusieurs périodiques anglais du 17^{ème} et du 18^{ème} siècle ont construit ouvertement la différence sexuelle dans leurs articles. La femme, le 'sexe faible', a été décrite comme moralement supérieure à l'homme – ce qui a donné aux femmes plus de responsabilité sur la pudicité : la femme a dû garder la moralité des hommes et des femmes. En même temps, la sphère privée a été fortement liée au féminin. Dans les premiers magazines féminins anglais, les thèmes convenables pour les femmes ont été l'amour, la sexualité, le mariage, l'éducation des femmes et les mœurs. Ces magazines avaient pour objet de conseiller des femmes et de les diriger vers une certaine conduite. Ainsi, les magazines construisaient-ils leur cible. Les magazines construisaient une conception normative et convenable pour les femmes. Les femmes ont été mises de côté de la vie publique, de la vie des hommes. (Shevelow 1989: 58-92.)

Selon Cynthia White (Töyry 2006 : 210), l'essence des magazines féminins n'a pas changé depuis le 17^{ème} siècle bien que les contenus, les styles et l'attitude envers la lectrice puissent être différents. Au 19^{ème} siècle, les magazines féminins ont été un moyen de présenter des biens de consommation; la cible étant bien sûr les femmes. Les magazines féminins sont devenus les pionniers des périodiques en Europe et aux États-Unis. À la fin du 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème} siècle, des sujets émancipatoires et féministes ont apparus. (*id.*, p. 212-214.) Malgré l'accent sur la beauté et l'apparence, les magazines féminins français contemporains sont conscients des problèmes globaux et des thèmes comme l'immigration, la pauvreté et les droits de l'homme abondent. Cela conduit les femmes de leur sphère privée vers la sphère publique. (Allison 2000 : 72.) Les années 1960 ont été l'ère où le féminisme et l'activisme ont été des thèmes fortement présents dans les pays occidentaux. Plusieurs magazines féminins et féministes ont remis en question le statut inférieur de la femme dans la société, la différence sexuelle, l'égalité quant aux salaires des femmes et des hommes et cetera. (*id.*, p. 212-214.) Il est évident que le mouvement féministe a eu un effet profond sur les magazines féminins.

3.2. *Marie Claire*

Nous allons étudier la version française de *Marie Claire* ; le corpus comprenant sept articles choisis parmi les 12 numéros de l'année 2008 (hormis les numéros en ligne). *Marie Claire* est un mensuel français qui existe depuis 1954. Le magazine est destiné aux femmes à partir de 25 ans et il est aujourd'hui édité dans 34 versions différentes dans le monde. *Marie Claire* a 3 181 000 lecteurs en France, ce qui est un nombre considérable.¹ Le corpus représente un échantillon intéressant de l'époque contemporaine.

Nous avons choisi le magazine pour notre corpus car il proclame « porter sur les mouvements de la société un regard précurseur et sans tabou ». Malgré cette promesse ambitieuse, on peut constater qu'il existe toujours des sujets que l'on doit traiter avec prudence.

Marie Claire est un magazine très commercial ; dans le numéro de septembre 2008, 140 pages sur 350 sont consacrées aux publicités. Cela fait 40 pour cent du contenu entier. Les autres numéros de l'année 2008 paraissent suivre la tendance. Par 'publicité' nous entendons des pages qui incluent souvent des photos, des labels et des prix. Il est évident que le but de ces pages-ci est de vendre les produits, de produire et de soutenir l'image positive des labels en question. Nous avons également compté comme publicité des pages « spécial mode » car les prix ou les marques des produits sont souvent indiqués à la même page. Il est annoncé : « [l]a mode, c'est vous qui décidez. Depuis toujours, on ne vous impose rien. Vous savez mieux que personne ce qui vous va, ce que vous aimez ou détestez » (MC : 09/08). Nous savons bien que les 60 pages suivantes donnent forcément des idées et des conseils sur la façon de s'habiller. Il ne s'agit pas d'un article qui présente seulement les photos des vêtements ; l'objectif est de vendre.

En plus d'être très à la mode, *Marie Claire* suit les actualités. Les thèmes sociaux sont couverts avec soin – bien que les articles traitant des sujets sociaux ne soient pas nombreux dans un numéro. Le numéro de novembre 2008 incite le lectorat à se rendre à une manifestation pour Aung San Suu Kyi qui est la figure de l'opposition non-violente à la dictature militaire en Birmanie: « Tous au Troca pour la Dame de Rangoon!

¹ http://www.groupemarieclaire.com/gmc/34487-magazines_france/ (consulté le 26 avril 2009)

Rendez-vous le 17 décembre 2008 à 12 heures sur le Parvis des droits de l'homme, place du Trocadéro, à Paris ». L'article intitulé « Mon enfant s'est fait piéger sur internet » (MC : 09/08) traite un sujet qui peut toucher plusieurs parents et donne des conseils pratiques pour ces problèmes. Des critiques littéraires et cinématographiques se trouvent dans chaque numéro mais ne sont pas profondes. Beaucoup de photos et seulement une courte narration servent à constituer une critique de cinéma. Les recettes ou allusions à la vie d'une mère au foyer sont presque absentes. Le ménage n'est pas un thème essentiel dans ce magazine. La mode et l'apparence sautent aux yeux au premier regard mais le contenu est quand même plus varié.

Marie Claire est divisé en plusieurs rubriques dont par exemple « **mcrencontre** » qui présente un personnage (souvent une célébrité), comme par exemple Carla Bruni dans le numéro de septembre 2008. « **mcreportage** » présente un phénomène plus en détail : le numéro déjà mentionné parle des *cross dressers* (travestis) américains avec une prise compréhensive et détaillée – même anthropologique. Il s'agit d'un phénomène qui n'est pas connu de tous donc le comportement des individus est d'abord soigneusement expliqué. Ces articles sont souvent assez longs en moyenne de trois à cinq pages. « **mcp psycho** » attaque souvent un sujet assez concret mais complexe. Le thème général est la vie des femmes. Les interviewées sont fréquemment des femmes, mais pas toujours. L'amour, la parenté, le couple, le récit d'un succès sont des thèmes qui se répètent.

3.2.1. Les articles

Nous allons maintenant faire une courte présentation des articles choisis comme corpus. Le choix des articles peut aussi être justifié par la manière explicite de discuter de la sexualité. Ce travail se concentre sur le discours de sorte que les photos et d'autres images sont laissées de côté dans l'analyse.

L'article « Tu seras un homme ma fille! » (MC : avril 2008) est un reportage sur un phénomène qui se produit au Kosovo. Certaines filles sont obligées de remplacer leur père ou leur frère disparu en se transformant en homme. Ces filles doivent s'habiller et se comporter comme un homme et s'occuper des obligations des hommes. Elles « deviennent » des hommes mais des hommes dont la sexualité est un territoire complètement interdit. Cet article traite le sujet d'une manière sérieuse et remet le sexe

social en question. Pourtant, l'article parle très peu de la sexualité (un article peut peut-être toucher seulement à un tabou à la fois).

L'article « Rencontre avec la dernière maîtresse de Sagan » (MC : juillet 2008) parle de l'écrivaine française décédée en 2004. Le point de vue est celui d'Ingrid Mechoulam qui était sa maîtresse. L'homosexualité de l'écrivaine est rendue explicite dans l'article.

« Un été pour doper mon couple » (MC : août 2008) utilise l'humour et donne de petits conseils aux femmes pour rafraîchir leur couple. Derrière l'humour, l'on peut trouver des attitudes traditionnelles qui gouvernent toujours les relations entre les femmes et les hommes. L'article encourage à un échange de rôles pendant les vacances (les hommes doivent cuisiner et les femmes ont le droit de conduire la voiture). À la rentrée, le couple reprend les rôles établis.

« Mon mari, une femme comme les autres » (MC : septembre 2008) est un long reportage sur les *cross dressers* américains. L'article explique l'histoire d'américains qui s'habillent en femmes de temps en temps. L'article est construit autour des « voyages en femmes » organisés aux Etats-Unis pour les travestis. Le phénomène est expliqué au lectorat d'un point de vue compréhensif. L'attitude des épouses est également prise en considération.

« Je ne suis pas une bombe... mais je garde la foi » (MC : mars 2008) parle des exigences de l'apparence et « de la terreur visuel » qui concerne surtout les femmes. L'humour et une attitude consentante sont fortement présents.

« Le jour où je me suis enfin trouvée belle » (MC : avril 2008) raconte comment un fait positif a changé la vie de quatre femmes interviewées. Une rhinoplastie ou bien le fait de rencontrer un homme a changé la façon dont elles se voient et surtout, de se sentir femme. En changeant, ces femmes s'acceptent finalement.

« Monica Bellucci nous parle d'amour » (MC : avril 2008) est un article confessionnel où la célèbre actrice révèle ses secrets au lectorat.

4. Méthodes

Nous allons maintenant présenter les méthodes utilisées dans ce travail. Le sexe et le genre sont discutés dans ce travail du point de vue performatif – qui vient de Judith Butler – et, en même temps, du point de vue foucauldien. Selon la théorie de Butler, nous pensons que le genre se constitue par des actes répétés – ce qui inclut aussi une possibilité de changement du fait de répéter des actes d’une manière qui sort de l’ordinaire. Selon la tradition foucauldienne, le genre reste sans origine authentique.

Nous nous situons dans le cadre du constructivisme social. Selon le courant constructiviste, la réalité est socialement construite dans un processus dynamique. En parlant ou en écrivant, nous construisons les objets auxquels nous faisons référence. Le chercheur fait aussi partie de ce processus créateur. D’après cette logique, la manière de penser à la sexualité est construite de nouveau dans chaque article ; ce que les journalistes écrivent construit ou déconstruit une certaine manière de percevoir le monde. Selon ce point de vue, une vérité n’existe pas mais elle est continuellement créée dans les formations discursives. La langue et la réalité sont inséparablement liées. (Jokinen 1993 : 9-10, 17-24.)

Nous venons d’introduire l’histoire de la sexualité selon Michel Foucault : c’est un point de vue essentiel que nous conservons en arrière-plan tout au long de ce travail. La tradition féministe a également été influencée par la tradition foucauldienne. La nature sensible de la sexualité doit être prise en considération. Nous voulons chercher et analyser les discours de la sexualité en gardant à l’esprit que la sexualité est très multiple, vaste et parfois très difficile à saisir ou même à définir.

4.1. Analyse du discours

L’analyse du discours étudie « quel est l’usage du mot dans tel ou tel contexte langagier et social » (Mazière 2005 : 10). L’analyse du discours tient compte du fait que la langue est un objet construit par le linguiste et les langues particulières sont toujours situées dans un espace-temps (*id.*, 5). Il faut noter que le ‘discours’ est toujours un produit, un énoncé ou groupe d’énoncés, mais jamais n’importe lesquels : l’analyse du discours étudie un corpus délimité par le chercheur ce qui conduit la recherche et les résultats. (*id.*, 11.)

Par 'discours', on peut comprendre plusieurs choses. Selon Dominique Maingueneau (2007 : 31), le discours est quelque chose d'interactif. Il engage au moins deux personnes bien que le destinataire ne soit pas nécessairement présent (par exemple journaliste/lecteur). Foucault (1969 : 153) définit le discours de la manière suivante : « On appellera discours un ensemble d'énoncés en tant qu'ils relèvent de la même formation discursive ; [...] il est constitué d'un nombre limité d'énoncés pour lesquels on peut définir un ensemble de conditions d'existence ». Ainsi peut-on « parler du discours clinique, du discours économique, du discours de l'histoire naturelle, du discours psychiatrique. » (*id.*, p. 141). Le 'discours' serait donc un modèle d'utilisation de la langue – englobant les mots et les expressions typiques d'un groupe homogène. Les médecins, par exemple, ont un lexique que seuls les autres médecins comprennent. Pour Foucault, une 'pratique discursive' est « un ensemble de règles anonymes, historiques, toujours déterminées dans le temps et l'espace qui ont défini à une époque donnée, et pour une aire sociale, économique, géographique ou linguistique donnée, les conditions d'exercice de la fonction énonciative. » (*id.*, p. 153-154).

Maingueneau (2007 : 38) parle des « genres de discours » qui créent des « contrats » entre les participants à l'action de communication. Les règles du jeu doivent être mutuellement connues et suivies. Les informations nécessaires doivent être fournies pour permettre la compréhension. Les magazines féminins peuvent être considérés comme un genre médiatique qui produit un certain genre de discours différent des autres genres de discours médiatiques. (*id.*, p. 46-47.) Un magazine féminin possède un discours qui lui est propre, un discours propre limité par plusieurs facteurs. Le magazine est adressé à des femmes, ce qui limite les sujets traités. Les sujets doivent offrir un contenu auquel les femmes peuvent s'identifier. La mise en page doit plaire aux femmes. Le vocabulaire de ce magazine doit correspondre au monde des lectrices. Parallèlement, les sujets qui pourraient aliéner les lecteurs ne peuvent pas être inclus.

Dans son œuvre *L'archéologie du savoir*, Foucault (1969 :155-157) constate que dans l'analyse du discours « [c]haque élément pris en considération est reçu comme l'expression d'une totalité à laquelle il appartient et qui le déborde. » Pour lui, l'analyse des énoncés et des formations discursives offre une possibilité opposée et, peut-être, plus utile. Il parle d'une 'rareté des énoncés' au lieu de la 'totalité' qu'il associe avec l'analyse du discours dans son usage habituel. Dans ce travail, cette 'loi de rareté' est

prise en considération. Nous comprenons que « *tout* n'est jamais dit [...] il n'y a au total que relativement peu de choses qui sont dites. » (*id.*, p. 157).

Tout n'est pas dit mais ceci pour une raison. Les choix des mots ne sont pas arbitraires mais calculés : ils portent des valeurs. Guy Debord a dit dans *Société du spectacle* (*Spektaakkelin yhteiskunta* 2005 : 12-13) que nous ne montrons pas les choses dont nous ne voulons pas admettre l'existence. Par l'exclusion, nous présumons l'annulation. Ainsi, l'analyse se fait en gardant à l'esprit que les énoncés sont « toujours en leur lieu propre. » (Foucault 1969 : 157).

L'analyse du discours est une méthode qui englobe plusieurs variations. Une étude très détaillée de la structure des mots et des phrases est possible mais ceci n'est pas l'objectif de cette étude. Notre objectif a été de construire une image sur le discours hégémonique en parlant des êtres humains qui, par leur genre, sont les 'femmes' : de voir par quels facteurs cette 'femme' est construite et quels facteurs n'entrent pas dans la catégorie. Nous avons étudié les articles de ce point de vue et nous avons trouvé des thèmes qui se répètent. Par 'discours' dans ce travail, nous entendons une manière de référer à une chose répétitive. L'analyse du discours' dans ce cas a signifié la construction des résultats selon des manières de parler répétitives. Dans ce travail, l'analyse se concentre uniquement sur le texte et non pas sur les illustrations.

4.2. Discours hégémonique et pouvoir

Notre objectif est donc de trouver des discours hégémonique et non hégémonique dans l'échantillon. Par 'hégémonie', nous entendons le résultat d'un processus de différents moyens de contrôle par lesquels les détenteurs du pouvoir essayent de faire de leur idéologie l'idéologie normative de la société en question. L'élite contrôle les citoyens par l'idéologie et non pas par la violence physique. L'hégémonie est donc un consentement commun – pas toujours volontaire ou transparent – dans un contexte (culturel). (Fairclough 2003 : 218). L'hégémonie est ainsi déterminée par les détenteurs du pouvoir. On pourrait dire que l'hégémonie est une idéologie qui ne semble pas l'être. Un discours hégémonique serait ainsi un discours « normal » ou « normativisé » qui paraît si naturel que l'on en a oublié l'origine.

Dominique Maingueneau a parlé de l'analyse du discours de la manière suivante (1991 :13) : « La volonté militante et l'intérêt scientifique apparaissent [...]

indissociables : étudier les processus de « déformation » idéologique dans le discours c'est travailler à une œuvre de démystification, prélude à une transformation de la société. » (*ibid.*) Dans ce travail, nous prêtons attention au sexe, au genre et à la sexualité en gardant à l'esprit qu'il n'existe pas d'état non idéologique : le discours hégémonique est également un point de vue. Un texte n'est jamais innocent ou neutre mais contient toujours une perspective, quelque chose qui se trouve entre les lignes.

Par 'pouvoir', Foucault (1976 : 121) entend « la multiplicité des rapports de force qui sont immanents au domaine où ils s'exercent, et sont constitutifs de leur organisation [...] ». Pour Foucault, « [l]e pouvoir est partout ; ce n'est pas qu'il englobe tout, c'est qu'il vient de partout. Et « le » pouvoir dans ce qu'il a de permanent, de répétitif, d'inerte, d'autoreproducteur, n'est que l'effet d'ensemble, qui se dessine à partir de toutes ces mobilités [...] ». Le pouvoir n'est pas une certaine puissance que seuls certains possèdent mais quelque chose qui surgit dans une situation, dans une société et les situations sont inégalitaires et mobiles (*id.*, p. 123). Le pouvoir n'est pas dichotome – pour Foucault le sujet du pouvoir est le pouvoir lui-même. Selon la théorie de Foucault, la sexualité n'est donc pas à l'extérieur du pouvoir car une telle position ne peut pas exister.

Pierre Bourdieu parle des groupes qui forment des entités à l'intérieur desquelles les individus ont une place différente par rapport au pouvoir. Ceux qui possèdent le pouvoir, contrôlent la parole. Il dit que le « [g]roupe fait homme, il personnifie une personne fictive [...] lui permettant d'agir et de parler, à travers lui, « comme un seul homme ». En contrepartie, il reçoit le droit de parler et d'agir au nom du groupe, de « se prendre pour » le groupe qu'il incarne [...] donnant ainsi un corps biologique à un corps constitué. » Parler ou écrire n'est jamais seulement « décrire un état de choses ou d'affirmer un fait quelconque », mais il s'agit toujours d' « exécuter une action ». (Bourdieu 2001 :157-163)

Dans le contexte des magazines féminins, la rédaction d'un magazine détient un certain pouvoir. Les journalistes peuvent déterminer la manière dont elles écrivent sur les sujets. Les journalistes font des interviews d'après lesquelles ils écrivent des articles. Ainsi, ils écrivent et parlent pour eux et différentes manières de transmettre un message et de le recevoir se développent. Pourtant, les journalistes sont également soumis à des règles sociales. Les normes et tabous sociaux les contrôlent.

Le rédacteur d'un texte parle toujours d'un point de vue qui a un rapport avec son statut dans la hiérarchie du groupe. Alors, les journalistes ne sont pas libres dans la société qui les entoure. Les maisons d'édition sont des entreprises qui ont pour objet de faire du profit. Les sujets que l'on traite dans les magazines doivent intéresser la plupart des lectrices ou bien celles-ci n'achèteront plus les magazines. Les journalistes font partie d'un groupe social et ils devraient écrire aux lecteurs ou lectrices qui font partie du même groupe d'intérêt, aux femmes qui partagent à peu près les mêmes idées. Les lectrices constituent donc un pouvoir auquel les journalistes doivent s'adapter. Les sujets des articles ne peuvent pas briser trop de tabous à la fois de peur de perdre les lectrices principales. Le pouvoir « de l'opinion publique » contrôle. Chaque société a ces règles tacites qui contrôlent la parole des gens. Pourtant, les journalistes construisent le monde en écrivant les articles et les lecteurs le font aussi. D'après les principes du constructivisme social, la réalité est construite dans les contextes et la théorie de performativité propose que les actes de langage construisent et reconstruisent le monde sans cesse. (Austin 1962 : 12, Butler 1990 : 261.)

Selon Foucault, les objets sont construits dans le discours, d'une manière différente à différentes périodes et à différents endroits ; les objets n'ont pas de significations cachées mais le discours est la force créative. L'accent est mis aussi sur celui qui interprète les données. Ainsi, le lecteur ou le chercheur constitue un élément important du processus d'interprétation. (Barker 2000 : 77-81.)

5. Analyse des données

Dans ce chapitre, nous analysons les articles. L'objet de la recherche est de présenter le discours hégémonique sur le sexe, le genre et la sexualité. Quand nous parlons des 'femmes', nous voulons faire référence au genre ou bien au sexe social de la personne. Nous gardons à l'esprit la théorie de performativité de Judith Butler selon laquelle le genre est construit par les actes répétés. Le sexe biologique d'une personne ne correspond pas forcément au sentiment du propre sexe de cette personne. La notion du sexe est souvent utilisée sans être problématisée, ce qui nous intéresse aussi dans ce travail.

La partie 5.1. du travail présente le discours hégémonique sur la femme à travers les articles étudiés. L'idéologie des détenteurs du pouvoir construit l'idéologie générale. (Fairclough 2003 : 218.) Ainsi, la majorité fait la règle. *Marie Claire* est un produit culturel français qui représente l'idée de la femme au 21^{ème} siècle. Il s'agit d'un point de vue ; la cible du magazine est les femmes (françaises/francophones) à partir de 25 ans. Le but est d'examiner comment est construite la femme du 21^{ème} siècle à travers les articles de *Marie Claire*.

La norme est construite par répétition; les choses qui se répètent assez souvent deviennent normativisées (Butler 1990 : 261). Le changement est toujours présent dans la répétition car l'état des choses change peu à peu. Les normes sont ainsi en mouvement perpétuel, quoiqu'il soit question d'un changement assez lent. Nous divisons les résultats en deux grandes parties dont la première (5.1.) contient les éléments qui consolident l'image de la femme, donc les éléments qui construisent le discours hégémonique sur le genre féminin. La deuxième partie, 5.2., inclut le discours non hégémonique sur le genre féminin ; les éléments qui remettent en question le discours hégémonique. Les deux grandes parties sont divisées en plus petits chapitres pour des raisons de clarté.

5.1. Discours hégémonique sur la femme dans *Marie Claire*

Dans les articles, il est fait évident que la femme est surtout une femme et non pas un homme. La différence sexuelle est soulignée dans plusieurs articles. Les hommes sont quand même implicitement présents tout le temps. Si la femme veut être belle, c'est

pour plaire à un homme. Le regard de l'homme valide la confiance en soi. Le soin de beauté est fait pour plaire aux hommes.

Tout au long des articles, la femme normale et idéale est une femme hétérosexuelle. Selon les articles, une femme désire un homme. L'hétérosexualité n'est pas remise en cause mais pour les autres formes de sexualité, une explication est demandée.

La féminité paraît être une chose connue de tous. Il suffit de dire « Je me sens femme » sans explications et la lectrice devrait savoir de quoi il s'agit. Les idées reçues sur les femmes paraissent fleurir. Certains traits du rôle traditionnel de la femme abondent ; la femme normale est belle ou au moins veut être belle et la femme est celle qui fait la cuisine. La féminité est essentielle et importante pour les femmes. Une sexualité complète destinée vers le sexe masculin est une chose qui est fortement liée au sexe féminin. Une vraie femme est sexy et sexuelle ; quand quelque chose ne va pas dans sa vie, la femme peut ressembler à un homme : être masculine est une chose négative.

5.1.1. Se sentir bien = se sentir femme

Le fait d'être une vraie femme semble être important pour les femmes dans les articles étudiés. Le sentiment de bonheur est lié à la féminité. Une femme se sent complète et heureuse si elle se sent femme. Le partage du sentiment de féminité semble être une information commune pour les femmes car celui-là ne demande pas d'explications.

« **mcpsycho** » du numéro d'avril 2008 comprend l'article intitulé « Le jour où je me suis enfin trouvée belle », qui parle des femmes qui ont redécouvert leur estime de soi par la chirurgie esthétique, par l'amour ou par le fait d'avoir maigri considérablement. « Moins on s'aime, moins on attire, et moins on attire, moins on s'aime. » (MC : 04/08) Pour les femmes, l'estime de soi vient, en grande partie, de l'aspect extérieur. Les femmes ont confié leurs photos d'« avant » et le magazine a pris des photos d'« après ».

La réflexion dans le miroir et le regard des autres paraît être la clé de leur bien-être. Ces femmes ont « découvert une autre femme dans le miroir. » (MC : 04/08). Anne, 42 ans, a maigri de la moitié de son poids et se sent « femme » depuis. Le fait de se sentir « femme » au lieu de se sentir « bien » est intéressant et c'est la preuve que le sentiment de faire partie d'un sexe semble être fort ; nous sommes d'abord 'femmes' ou 'hommes'

et non pas des êtres humains. Anne avait décidé : « je ne serai plus malheureuse et je serai mince et belle. » (MC : 04/08) Elle combine la beauté et le bonheur. Elle se trouve « sexy », elle s'achète des dessous, elle a envie de plaire à son mari, elle a « une sexualité complète ». Elle pourrait même travailler « dans un poste à responsabilités » après sa transformation. Il paraît que le fait de changer son apparence change énormément ce qui se passe dans la tête. Il est évident que l'aspect extérieur est fortement valorisé dans la société – l'apparence des femmes en particulier. Les pressions qui viennent de l'extérieur ont incontestablement un effet sur l'image de soi des femmes. Selon Sandra, seule une femme belle peut être une personne active et ambitieuse.

Angelina, 18 ans, pensait qu'elle avait un nez moche avant son opération chirurgicale, « [e]n un mot, j'étais monstrueuse » dit-elle (MC : 04/08). Quand le chirurgien a dessiné son futur nez, Angelina s'est dit : « Si je ressemble à ça [...], je serai très belle, je pourrai enfin me montrer, mon mal-être s'en ira et je pourrai vivre, tout simplement. » (MC : 04/08). Angelina lie fortement l'aspect extérieur au sentiment de bien-être. Depuis l'opération, elle se permet le droit à la féminité. Maintenant, elle a les cheveux blonds et longs, ce qui peut être vu comme un symbole de sexualité idéale. Selon Angelina : « La chirurgie esthétique n'est pas qu'un caprice pour filles superficielles ; en ce qui me concerne, elle m'a sauvée. » (MC : 04/08) Le sexe féminin a besoin de décorations ; il ne suffit pas d'être biologiquement femme. Il faut être une femme aussi socialement sinon, la femme se sent plutôt masculine. Nous pouvons nous demander où est la limite entre la superficialité et la nécessité. Selon cet article, les femmes veulent se changer pour mieux passer dans la norme de la féminité idéale. Les adjectifs comme 'sexy' et 'belle' sont beaucoup répétés et pas seulement dans cet article. La volonté de changer vient du regard de l'autre quelles que soient les justifications (les opérations nécessaires à cause d'une maladie mises à part, bien sûr).

Sandra, 52 ans, a retrouvé son fils kidnappé vingt ans auparavant et depuis, elle a retrouvé sa joie de vivre. Elle se disait « femme incomplète » (MC : 04/08) sans son fils. Pour elle, être complète, c'est surtout être complètement femme. La définition de soi par le sexe féminin, par le fait d'être 'femme' et non pas 'homme' est un élément qui se répète tout au long des articles. La féminité est quelque chose de très important mais parfois de difficile à définir. Il suffit de dire 'Je me sens femme' et la lectrice (ou pourquoi pas le lecteur) est censée savoir de quoi on parle.

La maternité paraît être une partie importante de la féminité pour Sandra. Sans son fils, elle se sent plutôt masculine. Éventuellement, le regard des autres a un effet sur l'image qu'elle a d'elle-même. Sandra pense peut-être que les autres ne la considèrent pas comme une bonne mère ou bien une femme accomplie. Quand elle retrouve son fils, son côté physique et psychique se rejoignent – elle est complètement femme.

Pour Sophie, 40 ans, c'est l'amour qui a changé son regard sur elle-même. « C'est l'homme de ma vie qui m'a offert la beauté que j'avais perdue à l'âge de 10 ans. » (MC : 04/08).

Nous pourrions penser que le miroir ou l'image que reflète le miroir seraient seulement une affaire entre celui qui regarde et le miroir – donc en fait, que seul celui qui regarde serait concerné. Si nous pensons que le miroir reflète l'image que voit celui – ou celle dans ce cas-là – qui regarde, il se passe autre chose. « Le miroir me renvoyait l'image d'une femme aux traits tombants, triste et aigrie. » (MC : 04/08) dit Sandra quand elle décrit sa vie lorsque son fils kidnappé n'avait pas encore été retrouvé. Sandra parle aussi des photos sur lesquelles elle « faisait masculine », ce qui ne serait pas souhaitable pour une femme selon elle (et pour beaucoup de femmes ?). Les photos peuvent être regardées par les autres. Dans cet article, la beauté est systématiquement liée au regard des autres. Le regard de soi-même inclut toujours le regard potentiel d'autrui. Les femmes aspirent à une féminité idéale qui puisse se voir. Être sous le regard des autres et être belle dans les yeux des autres consolide leur estime de soi. Nous pourrions prétendre que se sentir bien égale le fait de se sentir femme dans ce contexte. Une 'femme' est belle, sexy et féminine. Nous nous demandons si la beauté veut dire la même chose que le bien-être pour ces femmes. Peut-être que les femmes ont intériorisé les exigences de beauté si bien que la beauté est le synonyme du bien-être ; se sentir belle = se sentir femme = se sentir bien ? Si les femmes changent leur corps pour mieux convenir aux exigences de beauté, au lieu d'essayer de changer le monde pour qu'il leur convienne mieux, la charge est interminable. Angelina dit qu' « [e]n soignant [s]on physique, le chirurgien a surtout guéri [s]on mental et [l]'a rendue libre. » (MC : 04/08). Selon cette logique, un nouveau défaut qui exige du soin peut parvenir n'importe quand. L'attitude de l'article rapporte les faits mais en même temps accepte ce point de vue. Il paraît donc que ces femmes ont besoin d'un intermédiaire pour se sentir bien et pour se voir belles dans le miroir.

L'article « Le jour où je me suis enfin trouvée belle » (MC : 04/08) explique que le fait d'être 'belle' exige une certaine beauté. Une femme belle et sexy et qui a une sexualité complète est une vraie femme, une femme modèle pour toutes. L'article idéalise et, en même temps, construit l'image de la femme quand la lectrice se compare à ce modèle représenté dans l'article. Sandra, ayant retrouvé son fils, dit : « Je suis devenue féminine et sexy, j'ose les décolletés, je porte des jupes avec des bottes et de la belle lingerie. (MC : 04/08). L'article transmet l'idée que ces habits féminins et l'aspect extérieur féminin sont indispensables pour une vraie femme.

5.1.2. « La dictature de l'apparence »

L'aspect extérieur est un fait essentiel qui détermine la féminité : une vraie femme est belle. « Je ne suis pas une bombe... mais je garde la foi » (MC : 03/08) est un « **m**orceau choisi », c'est-à-dire, un article assez court et – au moins en apparence – divertissant. L'article présente l'ouvrage *Je ne suis pas une bombe, et alors ?* écrit par une journaliste de *Marie Claire*, Caroline Rochet. L'ouvrage est une critique de l'idéalisation de la beauté et de la dictature de l'apparence. On pourrait même parler d'amertume masquée sous le voile de l'humour. La journaliste divise le monde en deux : il y a des beaux et des moches. 99 pour cent des gens sont bien sûr des moches qui ne devraient même pas être jaloux des gens beaux. L'ouvrage est une sorte de manuel pour les gens moins beaux, c'est-à-dire, normaux. La jalousie et l'amertume sont quand même transparentes. Au lieu de dire que tout le monde est beau à sa manière, le message semble être que « vous ne serez jamais beau, n'essayez même pas ».

La journaliste s'adresse à la lectrice de manière amicale et digne de confiance : « Entre vous et moi, très chères lectrices, je vous comprends. » (MC : 03/08) La journaliste affirme que « cet ouvrage n'a pas peur. Pas peur de clamer sa rébellion dans un monde où l'apparence est le sésame de tous les domaines, où la beauté est loi suprême, et où même Dieu, s'il existe, en est peut-être réduit à se raboter le nez, botoxer quelques rides et travailler ses abdos pour ne pas être mis au ban de la société. » (MC : 03/08) Les morceaux humoristiques comme le précédent sont beaucoup utilisés tout au long de l'article. La lectrice est censée être d'accord avec la journaliste sur certaines choses : l'apparence ne doit pas être aussi importante qu'elle l'est, les belles profitent injustement de leur beauté, nous sommes tout de même des femmes normales, ni

extrêmement charmantes ni déformées. L'article n'est pas destiné aux femmes terriblement laides. Avec des hyperboles, la journaliste crée une distinction entre les femmes très laides et « nous » qui sommes normales : « Ce livre n'est pas écrit pour les gens difformes, possédant douze bras, un seul œil, un nez de trois mètres [...] (MC : 03/08). Peut-être que l'intention est de redonner du courage à la lectrice incertaine de son charme.

Sans le vouloir, vraisemblablement, cet article idéalise la beauté en lui tournant le dos. On doit admettre que le concours a déjà été perdu et nous devons avouer notre défaite.

Un tel article oblige les lectrices – les femmes – à participer à ce discours sur l'apparence, ce qui leur transmet du stress et des inquiétudes. Dans beaucoup d'articles analysés, le sex-appeal des femmes est souligné. Il est suggéré qu'une vraie femme est belle et sexy et que le sentiment de bonheur est fortement lié à l'aspect physique. Il est vrai que cet article a été écrit pour aider des femmes à vivre dans un monde où l'apparence est devenue trop importante ; les intentions sont honorables. Pourtant, nous pourrions penser, selon la logique du constructivisme social, qu'à force de parler de l'apparence, on va penser que c'est une chose très importante sur laquelle on doit avoir une opinion. Le discours répétitif sur l'apparence produit plus de discours sur l'apparence et ainsi, nous allons penser qu'il est important de parler de l'apparence car le sujet est discuté partout. Nous ne voulons pas nier l'importance qu'a l'apparence aujourd'hui dans la vie des femmes en particulier – au contraire – mais, nous pensons que la provocation dans cet article et la contradiction entre les autres articles célébrant la beauté féminine est assez frappante. Il ne faut pas oublier l'intérêt économique des magazines féminins. Il est évidemment utile pour les annonceurs des magazines féminins que les femmes pensent qu'elles ont besoin d'une crème anti-cellulite ou d'un fond de teint. Cela n'est pas un secret.

L'article « Mon mari, une femme comme les autres » (MC : 07/08) présente les travestis (*cross dressers*) américains qui partent en « Vacances en femmes » (*ibid.*) une fois par an. Ces personnes biologiquement hommes apprennent à marcher, se maquiller, s'habiller et se comporter comme les femmes avec l'aide d'une « prof de glamour et de féminité » (*ibid.*). Pour eux, c'est un événement très important. L'article montre très bien les éléments que l'on lie à une « vraie femme » (*ibid.*) et prétend que la féminité est une chose que n'importe qui peut apprendre. Comme dans la théorie de performativité

proposée par Butler, par répétition et révision, ces hommes deviennent de plus en plus féminins (Dorlin 2008: 117). Si ces hommes ne marchent pas assez bien, ils ont « l'air d'hommes en robe » (MC : 07/08).

Ces *cross dressers* se sentent féminins surtout en s'habillant comme les femmes. L'aspect extérieur est donc un fait essentiel dans la production de la féminité (pour eux) (Jokinen 2001 : 191). Il faut noter que le fait de s'habiller est un fait facile et évident car c'est quelque chose que les autres peuvent voir. Le rouge à lèvres et le vernis à ongles sont des articles que tout le monde considère comme typiquement féminins. Le fait que l'aspect extérieur soit un élément essentiel dans la définition du sexe biologique est un moyen de consolider une féminité traditionnelle – incluant le rouge à lèvres, les talons et d'autres articles que l'on peut lier à la féminité classique. Ces hommes consolident et maintiennent la féminité classique et traditionnelle en l'imitant. D'un autre côté, ils la brisent en mélangeant les symboles des deux sexes biologiques ; il est souvent évident en regardant ces personnes que leur sexe biologique est masculin.

Ce chapitre a donc remarqué que l'aspect extérieur est un élément important dans la définition de la féminité. Nous avons montré également que la féminité peut être produite par les hommes. Les vêtements sont quelque chose que l'on peut associer à un homme ou à une femme et en agissant selon ce cadre, nous pouvons parfois produire la différence sexuelle. (Jokinen 2001 : 191.)

5.1.3. L'hétérosexualité en tant que norme

Il est présumé dans les articles qu'une personne normale est hétérosexuelle. Les exceptions à cette règle exigent une explication. L'hétérosexualité est liée au désir pour le « sexe opposé » mais aussi à un comportement « féminin ».

Aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles, les romans offraient une nouvelle idéale de la relation amoureuse où la différence sexuelle était soulignée : l'amour et la sexualité étaient des problèmes qui concernaient surtout la femme dans une relation amoureuse (Saarenmaa 2003 : 101). L'article « Un été pour doper mon couple » (MC : 08/08) en est un bon exemple. L'article traite, avec humour, les rôles sociaux établis des femmes et des hommes dans une vie de couple. Il est présumé que le lecteur connaît les rôles et les comportements typiquement féminin et masculin. Cet article est construit autour de ce classement, et l'humour ne fonctionnerait pas sans l'information partagée par le lectorat.

A cause de cela, cet article est un bon indicateur des qualités dites féminines et masculines qui nous intéressent. La lectrice peut s'identifier à la situation de l'article. L'humour est donc un élément intéressant et important car il nous montre que nous ne pourrions rire que si nous en acceptons – ou au moins, reconnaissons – la source.

La lectrice présumée est hétérosexuelle. Les articles sont écrits de telle façon que l'hétérosexualité est la norme et les autres formes de sexualité demandent plus d'explications.

L'article traite des vacances d'été d'un couple hétérosexuel moyen et propose un traitement qui fait des miracles dans la vie maritale. C'est surtout la femme qui doit travailler : « cet été, on va se faire du bien... pour lui. » (MC : 08/08). On pourrait presque penser qu'il s'agit d'ironie car l'article donne l'impression d'un magazine féminin des années 1950 avec de petits conseils adressés à une femme au foyer.

Il est donc l'heure de « sortir des rôles établis » (MC : 08/08) mais seulement pendant les vacances. La présomption que tout le monde vit dans une telle relation est forte. C'est la femme qui cuisine, fait les courses, regarde des films pas sérieux : « [o]ui, on aime bien pleurer pour de faux » (*ibid.*). On reconnaît bien la stéréotypie de la femme. L'humour derrière l'attitude « prête-moi ta vie » (*ibid.*) est un peu troublant car « [i]nverser les rôles est également un excellent « teasing » de vacances » (*ibid.*). L'humour cache les problèmes derrière les rôles qui exigent un comportement lié au sexe biologique. Il est aussi insinué que le but de ce changement serait d'améliorer la vie sexuelle.

L'article maintient une forte division par le sexe. Le rôle social est directement déduit du sexe biologique: « [c]'est un homme, il y a des choses qui ne changeront jamais. » (MC : 08/08). Les différences entre les êtres humains ne sont pas prises en considération. Il paraît être naturel ou génétique que les hommes n'aiment pas faire les magasins et quand ils font les courses, ils achètent seulement des choses bizarres. Quand la femme demande à son mari : « chéri qu'est-ce qu'on mange ce soir ? » (*ibid.*), il s'agit de quelque chose d'étrange et de divertissant.

Mikhaïl Bakhtine a écrit sur la culture populaire carnavalesque médiévale. Le carnaval est lié à la culture du Rire qui a été une partie inséparable du Moyen Âge et de la Renaissance. La culture du Rire a constitué le contraire de la culture féodale et

religieuse officielle. Un élément important de cette culture a été des fêtes organisées pour et par le peuple. Pendant les fêtes, les carnivals, un état spécial règne : le monde est né de nouveau, tout est reconstitué, tous participent. Le but est de changer de rôles pendant un moment ; le noble devient son inférieur. Même les ecclésiastiques y participent. Le carnaval est un jeu qui devient la vie elle-même pendant la période festive qui pouvait, à l'époque, durer jusqu'à trois mois par an. Pour le peuple, le carnaval est une seconde vie qui se base sur le Rire. On rit de tout et de tous ; chacun rit de lui-même aussi. Le Rire et l'humour grotesque règnent : le vulgaire est célébré. Le trait principal du grotesque est la dégradation des choses sublimes et nobles. La dégradation n'est pourtant pas négative mais créative. La relation envers le corps est directe. Le corps est la source de nouveauté. La littérature grotesque décrit les fonctions humaines d'une manière exagérée : l'excès de table, les fèces, les excréments, l'ivrognerie sont détaillés. (Bakhtine 1965/1995 : 6-9, 20-22.)

Au carnaval médiéval, la suppression temporaire des relations hiérarchiques produisait une communauté spéciale qui n'était pas possible dans la vie normale. (Bakhtine 1965/1995 : 12). Les rôles établis ne sont pas facilement modifiables. L'article « Un été pour doper mon couple » (MC : 08/08) exagère les rôles des femmes et des hommes de manière grotesque. L'article propose également un changement de rôles temporaire. Pendant un certain moment – les vacances d'été – le monde pourrait être bouleversé mais à la rentrée tout serait comme avant. « C'est un homme, il y a des choses qui ne changeront jamais. » (*ibid.*) affirme-t-on dans l'article, ce qui offre un point de vue essentiel sur le sexe biologique. Au lieu de changer les rôles uniquement pendant les vacances, l'article pourrait profiter de cette force créatrice comme d'une critique de la stabilité du 'sexe' ou 'genre' ; en remettant en cause les rôles, on crée de nouveau, bien que ceci ne soit pas toujours évident immédiatement. Une modification vers une situation plus égale serait possible mais l'article ne l'offre pas. Est-ce qu'il serait trop radical de proposer un changement permanent ?

Le ton humoristique de l'article pourrait en effet offrir une proposition discrète vers le meilleur – un partage plus égal des tâches dans la vie de couple ? Le début de l'article parodie une publicité de crème de beauté anticellulite : « [o]n n'est pas stupide, on sait bien que cette fichue crème n'a jamais transformé une cuisse. » (MC : 08/08). On conseille quand même à la lectrice de se faire du bien pour son homme, de mettre du

vernis à ongles et du rouge à lèvres pour lui plaire. Cette transformation pendant les vacances pourrait être vue de façon humoristique : les femmes rient d'elles-mêmes. Ce qui peut être typique pour des femmes est exagéré et regardé dans une perspective discutable. La lectrice comprend très vite que le seul fait de changer de rôles pendant les vacances ne va rien changer pour de vrai. Bakhtine insiste sur le fait que la parodie carnavalesque est loin de la parodie négative et formelle d'aujourd'hui : par l'échange, quelque chose de nouveau est toujours né. L'utopie et le réel s'unissent pendant un moment (Bakhtine 1965/1995 : 13). L'extrait suivant pourrait être compris comme un conseil ironique : « [u]ne manucure, pour lui offrir de belles mains à embrasser, fait peut-être partie des choses à faire, cet été. » (*ibid.*) Cette phrase dépeint une image traditionnelle de l'homme embrassant la main de la femme ce qui construit un scénario un peu démodé. L'article ne dit pas que les rôles sont une mauvaise chose. Une image positive et anodine est donnée des rôles : le fait qu'ils fonctionneraient selon le sexe biologique n'est pas un élément important ou souligné.

L'hétérosexualité paraît être la seule vie possible dans l'article « Tu seras un homme ma fille ! » (MC : 04/08) qui est un « **m**creportage », c'est-à-dire un article assez long (quatre pages, photos incluses) sur le phénomène des « vierges jurées » au Kosovo. Les vierges jurées sont des filles qui sont élevées comme des garçons. Ces femmes-hommes se substituent à un homme décédé ou bien aident le chef de famille dans les tâches des hommes s'il n'y a pas assez d'hommes dans la famille. Dans cette communauté, les femmes ne peuvent pas être prises en charge. Les femmes sont sous la tutelle des hommes.

On dit de ces personnes qu'elles sont « [i]nterdites d'aimer » (MC : 04/08) bien qu'une « vierge jurée », Lika, par exemple, dit que ses amis sont tout ce qu'il lui faut. Il paraît que Lika est contente de sa vie telle qu'elle est. L'amour amical est aussi de l'amour, bien qu'il ne soit pas reconnu en tant que tel par la journaliste qui interprète la situation d'une façon complètement différente : « sans mari ni enfants, ces femmes [...] ont sacrifié leur vie pour les autres. » (*ibid.*). Même si les trois interviewées sont très fières de pouvoir aider leur famille, même « encore mieux qu'un homme » (*ibid.*) et qu'elles le feraient tous « sans aucune hésitation » (*ibid.*), la journaliste souligne qu'elles ne se sont jamais mariées et qu'il s'agit forcément d'un sacrifice. Sans prendre position sur le phénomène lui-même, le manque d'amour hétérosexuel paraît être la chose la plus choquante pour la journaliste. Il ne peut pas être possible, selon cet article, que ces

personnes-là vivent complètement sans amour hétérosexuel. La tristesse et la vie lamentable des vierges jurées est fortement soulignée bien que les interviewées ne soient pas toujours d'accord. L'hétérosexualité est donc une chose qui paraît définir l'essence d'une femme.

5.1.4. « Je confesse donc je suis »

Nous pensons que la reprise confessionnelle est un élément présent dans tout notre échantillon. Dans ce chapitre, nous allons éclaircir l'histoire de la confession et son rapport à l'hystérie. Nous montrerons également comment la psychiatrie et la médecine peuvent être considérées comme des autorités d'aujourd'hui grâce à leur pouvoir de définir qui est sain et qui ne l'est pas. La colonne « avis du psy » ou parfois « avis de la psy » en offre des exemples. La confession est présentée avec sa tradition catholique mais une interprétation plus actuelle et séculière est donnée également. La confession est aussi vue comme quelque chose de typique pour les femmes (Gammel 1999 : 1-2).

Selon Foucault, « [l]'homme, en Occident, est devenu une bête d'aveu. » (Foucault 1976 : 80). Johanna Sumiala-Seppänen (2007 : 164) écrit qu'aujourd'hui les médias – surtout les communications de masse telles que la télévision, la presse écrite et l'internet – sont devenus les endroits où l'on exerce la confession. Les éléments essentiels du rituel sont d'abord celui qui confesse, puis celui qui exige la confession et finalement, celui qui reçoit la confession et pardonne. Dans la tradition chrétienne – et surtout dans la tradition catholique – le pouvoir d'exiger la confession a été en possession de l'église et du confesseur. La confession était exigée pour l'adhésion de la communauté. (Foucault 1976 : 80.) Aujourd'hui, la confession est ouverte – tout le monde peut y participer (Sumiala-Seppänen 2007 : 168). Les journalistes peuvent donc observer, recevoir la confession et la communiquer avec le lectorat.

Michel Foucault (1976 : 49) a constaté que : « [c]e qui est propre aux sociétés modernes, ce n'est pas qu'elles aient voué le sexe à rester dans l'ombre, c'est qu'elles se soient vouées à en parler toujours, en le faisant valoir comme *le secret*. » Foucault (1971 : 11) considère que les domaines de la sexualité et celui de la politique sont les sujets les plus contrôlés. Il parle des procédures d'exclusion par lesquelles on peut exclure ceux qui ne sont pas souhaités dans l'ordre commun. Une façon d'exclure quelqu'un est de le proclamer fou ou simple d'esprit. (*id.*, p. 12.) Par l'hystérisation du

corps de la femme, celle-ci est rendue inoffensive pour le pouvoir masculin. « La Mère, avec son image en négatif qui est la « femme nerveuse », constitue la forme la plus visible de cette hystérisation. » (Foucault 1976 : 137). La femme est saturée de sexualité, donc elle est dangereuse ; la confession devient plus essentielle dans la vie des femmes.

5.1.4.1. « avis du psy » / « avis de la psy »

Si la sexualité est l'un des domaines les plus contrôlés, il est évident qu'elle exige la confession. La colonne « avis du psy » ou parfois « avis de la psy » dans le magazine *Marie Claire* peut être vue comme une continuation de la tradition de l'hystérie. Au 19^{ème} siècle, où les diagnostics d'hystérie ont été nombreux ; la femme était fortement suspecte car elle était toujours potentiellement hystérique par son sexe biologique. A l'époque, toutes les femmes possédaient la possibilité de tomber malade car l'hystérie était une maladie essentiellement féminine. Selon Anna Kortelainen (2003 : 377), la femme et l'hystérique ont été synonymes au 19^{ème} siècle. Pourrait-on penser que l'« avis du psy » offre un moyen de contrôle, un côté qui doit autoriser les actes et les pensées ? Dans l'« avis de la psy » de l'article « Le jour où je me suis enfin trouvée belle » (MC : 04/08), un conseil est demandé à une psychanalyste. La lectrice peut presque imaginer la voix tranquille et confiante de la psychanalyste. Bien qu'il s'agisse d'un « avis », qui est l'opinion personnelle de quelqu'un – non pas la vérité –, sa place à la fin de l'article suggère que cet avis est très important. Le dernier mot vient de l'expert, de l'autorité dont on ne doute pas facilement.

L'article sur la perception de la beauté de la femme, « Je ne suis pas une bombe... mais je garde la foi » (MC : 03/08), se termine par un dernier mot d'une spécialiste. Une sociologue dite « non complexée » (*ibid.*) éclaire le lectorat de son avis sur le sujet. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une psychanalyste, la sociologue remplit la fonction d'experte. Une sociologue est quelqu'un qui a le droit au discours médicalisé. Le fait qu'elle soit « non complexée » lui donne même plus d'autorité. La sociologue dessine une limite entre elle et les femmes complexées de l'article. En se proclamant non complexée, elle aussi entre dans la culture de la confession. Elle se situe sur l'axe des sains et des malades et se proclame « saine ».

L'article « Mon mari, une femme comme les autres » (MC : 09/08) se termine par « l'avis du psy » également. L'article traite des *cross dressers* américains et le dernier mot essaie d'expliquer le phénomène. Le psychanalyste parle d'un « symptôme » qui fait partie du discours médicalisé autoritaire ; il a le droit de le dire bien que les personnes interviewées ne trouvent pas qu'il s'agisse d'un problème. Il condamne nettement les conditions familiales d'enfance des personnes qui se travestissent, ce qui peut être vu comme une incompréhension envers ces personnes et un manque de volonté de comprendre. Il parle de l'association Tri-Ess qui est une association d'aide aux travestis et à leurs épouses (*ibid.*), comme de quelque chose de « typique du monde libéral libertaire américain » (*ibid.*), ce qui peut avoir un sens critique. Le fait que le psychanalyste qualifie l'image de la féminité représentée par les travestis de « grotesque » (*ibid.*) est une opinion subjective et non professionnelle.

Les « avis du psy » et « avis de la psy » examinés sont autoritaires et absolus. Ils ne cherchent pas vraiment à comprendre le phénomène ni à trouver des explications alternatives ou un côté humain.

5.1.4.2. La confession en tant que production de vérité

L'article confesse, le psychiatre explique et pardonne. Le contrôle provient de l'intérieur et de l'extérieur : les femmes veulent acheter et lire le magazine et suivre les instructions des autorités sérieuses. Par exemple, dans l'article traitant des travestis, le phénomène est d'abord décrit, les personnes sont interviewées, elles ont le droit de parler de leur vie. A la fin, l'« avis du psy » exprime le dernier mot. La présence de l'avis du psy désigne d'abord qu'il s'agit d'un phénomène qui doit être expliqué car il n'est peut-être pas connu de tous. D'un autre côté, le psychiatre possède le droit de contrôler l'impression que va se forger la lectrice.

Le discours de la psychiatrie fait partie du discours médicalisé qui inclut toujours des traces de l'énumération des perversions et le façonnage de celles-ci à une discipline scientifique au 19^{ème} siècle. Un psychiatre possède le pouvoir de proclamer que quelqu'un est malade ou sain. La sexualité est un côté essentiel car elle définit les individus comme l'a dit Foucault, le vrai et le faux peuvent être déterminés par la sexualité. Selon Foucault, le rite de la confession est devenu une technologie de la production de vérité essentielle dans la structure du pouvoir de l'histoire occidentale.

Dans le monde postmoderne, la relation entre la confession et la production de vérité est différente car, dans notre monde fragmentaire, les vérités sont multiples. (Sumiala-Seppänen 2007 : 166-167.) Pour ceci, encore plus de confession serait exigée ; « Plutôt que le souci uniforme de cacher le sexe, plutôt qu'une pudibonderie générale du langage, ce qui marque nos trois derniers siècles, c'est la variété, c'est la large dispersion des appareils qu'on a inventés pour en parler, pour en faire parler, pour obtenir qu'il parle de lui-même, pour écouter, enregistrer, transcrire et redistribuer ce qui s'en dit. » (Foucault 1976 : 47). Le média en est un exemple. Outre la fonction explicative, par son « dernier mot », le psychiatre assure la position marginale des travestis. Dans l'article qui traite de l'écrivaine française, Françoise Sagan, du point de vue de sa dernière maîtresse, l'avis du psy n'est pas présent, ce qui pourrait être interprété comme l'acceptation plus vaste de l'homosexualité. L'homosexualité n'a pas besoin de la bénédiction d'un psychiatre de la même façon que le travestisme.

Les rubriques « **mc**exclusif » et « **mc**confidences » font allusion à quelque chose de secret, quelque chose dont l'entrée est limitée. Les articles comprennent des verbes qui impliquent l'intimité entre le journaliste, l'interviewée et la lectrice. Dans l'article intitulé « Monica Bellucci nous parle d'amour » (MC : 04/08) la célèbre actrice « confie » son histoire d'amour au journaliste avec « franchise et [...] simplicité » (*ibid.*). La lectrice va penser qu'il s'agit d'une rencontre amicale avec l'interviewée qui nous raconte la vérité – en toute confiance. Comme l'a dit Kathryn Shevelow (1989 : 150), les journalistes des magazines féminins s'adressent aux lectrices de manière très amicale. Dans *Marie Claire*, les journalistes communiquent avec la lectrice grâce à de petites remarques qui sont indiquées à l'intérieur du texte en italique et entre parenthèses : « (*Sourire.*) » (MC : 04/08) ou « (*Ses yeux se brouillent*) » (*ibid.*). Il se peut qu'avec ces effets de réel, les journalistes essaient de montrer à la lectrice qu'elle n'a pas été oubliée, qu'elle fait partie de la discussion intime avec la célébrité.

La confession est seulement possible quand une chose privée devient publique. Cela ne vaut pas la peine de confesser quelque chose qui est déjà public. Plus on se confesse, plus la sphère privée devient étroite. (Sumiala-Seppänen 2007 : 170.) Selon Päivi Koivisto (2007 : 105), il est central de souligner que celui qui confesse dépend de celui qui reçoit la confession. Il faut une autre personne qui accepte le rite de confession, qui révèle la vérité du confesseur. Avec la confession catholique, le pécheur regagne sa subjectivité. Avec la confession, l'individu renouvelle sa relation avec l'église. Koivisto

(*ibid.*) souligne que les péchés qui sont confessés ne sont pas décidés par le confesseur. À travers la formation religieuse, il a appris à chercher certaines pensées et certains péchés – surtout des pensées qui ont quelque chose à voir avec la sexualité. Ainsi, le sujet qui se forme par la confession ne peut jamais être complètement original ou individuel mais plutôt prédestiné par la société. Foucault voit la confession comme une métaphore car elle est adaptable à toute partie de la société; aussi bien à la sphère privée qu'à la sphère publique, aux relations amicales, aux programmes de télévision et aux textes imprimés. (*ibid.*)

La confession séculière ne vise plus forcément à l'autocorrection mais à la confession. Johanna Sumiala-Seppänen (2007 : 179) parle de « la confession pour la confession ». Les rubriques « **moilectrice** » dans *Marie Claire* pourraient servir d'exemple ; une lectrice raconte son histoire souvent discutable et après se libère peut-être. Une telle confession est quand même différente de la confession religieuse car l'autorité qui pardonne n'est pas présente dans la situation de la confession. L'opinion des lectrices n'atteint pas forcément l'auteur, l'opinion des journalistes non plus. Le but serait ainsi d'écrire, de confesser pour confesser. L'action de la confession serait la force purifiante et libératrice. L'article « Le jour où je me suis enfin trouvée belle » (MC : 04/08) vérifie peut-être le sentiment de beauté des femmes qui ont vécu une chose révolutionnaire.

Le changement devient permanent si tout le monde est au courant de celui-ci. Si nous ne croyons plus en Dieu – au moins l'autorité de l'Église n'est plus si forte – nous avons besoin d'une autre source de vérité. La médicalisation du monde occidental au 19^{ème} siècle et le développement de la psychologie offrent cette nouvelle manière de produire la vérité ; de faire confiance à la raison et à la recherche scientifique et médicale.

L'aspect confessionnel de l'article « Rencontre avec la dernière maîtresse de Sagan » (MC : 07/08) fonctionne comme une apologie. Ingrid Mechoulam fait sa confession devant le lectorat. Elle avoue qu'elle a fait tout ce qu'elle a pu pour alléger la fin de la vie de l'écrivaine Françoise Sagan. Peut-être qu'elle ne demande pas pardon mais elle essaye de justifier ses actions en racontant à tout le monde tout ce qui s'est vraiment passé. Madame Mechoulam dit à la journaliste : « Françoise me disait toujours : « Ingrid, ma chérie, si tu n'étais pas là je serais à l'hospice. » Qui l'a aidée à part moi [...] » (*ibid.*) La confession peut donc être justifiante et libératrice.

La sexualité est donc une chose confessée. La vie personnelle et les choses discrètes le sont aussi. L'objectif est bien sûr de transmettre des informations intéressantes au lectorat mais en même temps, les magazines construisent et maintiennent une certaine vision du monde.

Selon Laura Saarenmaa (2003 : 101), le fait de confesser a voulu dire une chose différente pour les femmes et pour les hommes ; la confession fait partie du discours qui a identifié la sexualité et le corps féminin et qui a ainsi sexualisé le corps féminin.

Anna Kortelainen a dit qu'au 19^{ème} siècle, la vraie quantité de sexualité des femmes saines était inexistante, ce qui les a distinguées des femmes malades saturées de sexualité. Une femme malade – hystérique – était quelqu'un qui voulait exprimer ses sentiments humains mais qui n'en avait pas le droit. Le diagnostic d'« hystérie » a été un moyen pratique de faire taire une femme qui voulait bouger et s'exprimer – vivre. Kortelainen voit dans l'hystérie un moyen de parler, de se révolter contre la société qui a isolé la femme et l'a condamnée à rester dans la sphère privée. L'hystérie peut ainsi être vue comme une réaction saine à une situation oppressante et angoissante. (Kortelainen 2003 : 383.) La sexualité était donc une chose interdite aux femmes « normales » du 19^{ème} siècle. Les médecins demandaient une confession constante des hystériques. Aujourd'hui, la sexualité demande la confession mais la norme est différente ; nous devons toujours parler de la sexualité mais les limites de la sexualité normale ont changé. Nous devons nous comporter de manière conforme à la norme.

Johanna Sumiala-Seppänen (2007 : 179) rappelle des paroles de Louis Althusser qui a constaté que l'idée première de l'idéologie est de maintenir les conditions d'existence de la société. Pour que cela soit possible, l'idéologie doit se déguiser en une forme qui paraît naturelle et évidente – comme une « non-idéologie ». Si la culture thérapeutique confessionnelle est devenue « naturelle » dans le cadre de l'occident, l'individu est censé se diriger vers la confession. (*ibid.*) La société et le discours médicalisé prédestinent le contenu de la confession et ainsi l'individu (Koivisto 2007 : 105). La sexualité étant donc un fait essentiel dans la production de vérité, l'individu peut être remis en question s'il montre un comportement s'écartant de la norme. La confession a aussi une fonction vérificatrice pour celui qui confesse : confesser une chose la rend plus réelle et plus légitimée.

5.1.4.3. La confession comme ressource féminine

La confession a souvent été considérée dans la sphère privée comme un bavardage intime et non comme un discours officiel et autoritaire. Les interprétations confessionnelles sur le discours des femmes ont produit une image dégradée de la femme : elle est vue comme quelqu'un de psychologiquement confus qui a toujours besoin de quelque chose comme par exemple de confession constante. (Saarenmaa 2007 : 102.) Une approche différente peut être envisagée. Selon Zygmunt Bauman (1996 : 40), les collectivités de nos jours se composent par l'intermédiaire du média, ce qui fait que l'individu a besoin de confession médiatisée. Dans la vie de l'individu postmoderne, la peur et l'incertitude sont toujours présentes de sorte qu'il ne peut jamais être sûr de ses choix personnels. Dans une collectivité imaginaire et virtuelle, les gens de même opinion peuvent se consolider émotionnellement. (*id.*, p. 40.) La confession peut ainsi être vue comme une action volontaire et avantageuse ; l'interviewée veut partager son secret car elle sait qu'elle va rencontrer un lectorat empathique. Peut-être qu'elle n'a pas vraiment besoin d'ouvrir son cœur à quelqu'un mais elle le fait parce qu'elle le veut. Peut-être qu'elle n'est pas seulement une victime de la période postmoderne qui se sent toute seule dans le monde mais une femme active et désireuse de faire partie d'une communauté. Il ne s'agirait pas seulement d'une relation liée au pouvoir mais de ressources féminines utiles et unificatrices. (Saarenmaa (2007 : 102) Selon Foucault, par contre, la confession est liée justement au pouvoir (Koivisto 2007 : 104).

La confession peut donc offrir plusieurs chances qui ne sont pas toujours néfastes. Bien que la confession appartienne à la tradition catholique, de nos jours, une interprétation séculière peut être faite. Le discours médicalisé est essentiel quand on parle de la confession – dans notre corpus, le « dernier mot » par du (de la) psychanalyste donne à la confession une validité scientifique (Kortelainen 2003 : 339). La confession paraît avoir une tradition liée à des femmes (Gammel 1999 : 1-2). Au mieux, le fait de confesser peut être vu comme un acte volontaire et intentionnel de l'individu qui veut s'expliquer à quelqu'un qui partage la même communauté (mentale) (Doody 1980 : 4-5). Au pire, la confession peut être une action restrictive.

5.2. Discours non hégémonique sur la femme dans *Marie Claire*

Cette partie présente le discours non hégémonique sur la femme dans les articles étudiés. Une façon assez évidente de briser l'idée dominante est l'homosexualité explicite. Cette partie présente aussi des femmes qui ne sont pas des femmes normatives car il s'agit de personnes qui sont biologiquement hommes. Les femmes biologiques, mais élevées comme des garçons sont aussi une déviation de la normativité ; le phénomène kosovar des 'vierges jurées' montre explicitement comment on peut construire le genre – malgré le sexe biologique de la personne.

5.2.1. L'homosexualité

L'hétérosexualité est la norme dans *Marie Claire*. Cela ne veut pas dire que toutes les femmes interviewées seraient hétérosexuelles. Cependant, l'hétérosexualité est un mode de conduite selon lequel le magazine fonctionne ; l'hétérosexualité est une présomption et présumer que la personne interviewée serait autre qu'hétérosexuelle serait une mauvaise conduite. Le discours hégémonique inclut donc la présomption que la lectrice est hétérosexuelle. Les différentes sexualités sont présentées comme des curiosités ou comme quelque chose de secret qui exige la confession. L'homosexualité est cependant présente dans l'échantillon explicitement et implicitement.

Michel Foucault (1976) oppose 'ars erotica' de l'Orient à 'scientia sexualis' de l'Occident dans son œuvre *Histoire de la Sexualité 1. La volonté de savoir* (*id.*, 77). Par ce dernier terme, il entend les « vérités » construites sur la sexualité par la science au 19^{ème} siècle. La sexualité devient une affaire scientifique et mesurable : sur la base de celle-ci, on peut séparer le bien et le mal. (Hausen 2001 : 162.) Par 'ars erotica', Foucault (1976 : 77) décrit une sexualité libre mais secrète qui perdrait son efficacité et sa vertu si elle était divulguée. L'Orient cache la sexualité mais en secret, tout est possible. L'Occident veut être au courant des identités sexuelles des gens et les contrôler. Avons-nous si peur des secrets que l'aveu reste la solution ? Est-ce que nous avons peur de nous-mêmes ? Depuis le moyen âge, la confession est la manière occidentale essentielle de produire la vérité. (Sumiala-Seppänen 2007 : 164.) Il se peut que l'individu d'aujourd'hui essaie de vérifier la validité de sa vérité par l'exercice de la confession. Nous avons peut-être intériorisé l'exigence qui nous a été imposée de nous surveiller nous-mêmes sans cesse. Foucault a également constaté que la conception de

la sexualité normale et anormale change avec le temps et l'espace. La naissance de l'individu homosexuel au 19^{ème} siècle a créé une nouvelle menace sur la normativité sexuelle. (Foucault 1976 : 59.) Par l'exercice de surveillance de soi, nous nous connaissons mieux et ainsi, nous pouvons changer plus facilement pour nous adapter aux exigences extérieures.

On trouve un exemple de la discussion implicite de l'homosexualité dans l'article « Tu seras un homme ma fille ! » (MC : 04/08) où les « vierges jurées » (*ibid.*) n'ont pas le droit à une sexualité. La sexualité devient un sujet difficile à aborder pour ces femmes élevées comme des hommes. Peut-être qu'elles n'ont pas le droit à la vie amoureuse car leur rôle social d'homme et leur corps de femme forment une combinaison impossible dans la division homosexuel / hétérosexuel. L'homosexualité serait peut-être une idée impensable. Il paraît être plus simple pour les vierges jurées de proclamer que « [l]e sexe ne m'a jamais intéressée, ni homme ni femme [...] » (*ibid.*), comme le fait Lika, et de participer au discours ignorant la sexualité auquel, possiblement, on veut qu'elles participent. Elles ont fait « le vœu de renoncer à toute forme d'amour » (*ibid.*). De cette façon, la possibilité d'homosexualité est rejetée ; les vierges jurées n'ont pas besoin de prendre position. Selon le système de genre, elles ne peuvent pas vivre en tant qu'hétérosexuelles non plus. Comme le dit Rabë, une vierge jurée, elles font partie d'un « troisième sexe » (MC : 04/08), un produit de la communauté conservatrice qui n'accorde aucun droit aux femmes de fonctionner dans la sphère publique. Une vraie sexualité serait l'hétérosexualité, ce qui est impossible pour elles.

La journaliste souligne le mode de conduite hétérosexuelle en se lamentant sur le fait qu'elles doivent vivre « sans mari ni enfants » (*ibid.*), ce qui laisse présumer que la vie maritale hétérosexuelle serait le souhait de toutes les femmes. Même le chapeau de l'article mentionne qu' « elles racontent leur vie d'hommes... sans homme. » (*ibid.*). Pour la journaliste, l'une des choses les plus choquantes dans ce phénomène paraît être le manque d'un homme. Il est vrai que les vierges jurées doivent renoncer à une partie essentielle de la vie de l'individu mais on devrait garder à l'esprit que, pour Lika, par exemple, ce phénomène offre une possibilité de fuir le rôle traditionnel de la femme.

L'homosexualité est présente presque comme une identité quand il s'agit de l'écrivaine française, Françoise Sagan, car, celle-ci était ouvertement homosexuelle. « Rencontre avec la dernière maîtresse de Sagan » (MC : 07/08) raconte l'histoire d'Ingrid

Mechoulam qui a partagé les dernières années de la vie de Sagan. Il s'agit d'une confession, voire d'une apologie car un film qui ne flatte pas Ingrid Mechoulam avait été fait sur le sujet. Selon ses propres mots, Ingrid Mechoulam a aidé Sagan quand personne d'autre ne l'a fait, jusqu'à la mort de l'écrivaine. Dans cet article, madame Mechoulam veut corriger le malentendu. Il est donc explicite que Sagan était homosexuelle. Madame Mechoulam n'a pas voulu dévoiler son histoire avec Sagan avant cette interview « [p]ar pudeur » (*ibid.*). La raison de la pudeur pourrait être liée à l'orientation sexuelle de Sagan. La journaliste veut attribuer à Françoise Sagan ainsi qu'à Ingrid Mechoulam une identité sexuelle. Il ne suffit pas que madame Mechoulam dise : « Notre relation est très difficile à définir. » (*ibid.*) La journaliste l'appelle « une amie-amante » (*ibid.*) et insiste sur la confession : « C'était quoi, alors ? » (*ibid.*). Madame Mechoulam dit : « nous avons bien dû coucher quelques fois ensemble et ajoute que « le sexe n'était pas le ciment de notre relation. » (*ibid.*) bien qu'il soit évident que le sexe ne soit pas souvent la seule chose qui définisse une relation. Pour assurer qu'il s'agissait d'une amitié, elle doit réduire l'importance du côté sexuel. Sagan était tout de même âgée et très malade quand elle habitait dans la maison d'Ingrid Mechoulam à la fin de sa vie – elle est morte à l'âge de 69 ans – donc il est curieux que la journaliste insiste sur la relation sexuelle.»

Ingrid Mechoulam dédramatise le fait qu'elle ait embrassé l'écrivaine quand celle-ci lui disait : « Viens m'embrasser. » (*ibid.*), elle avoue que « Alors, oui, c'était sur la bouche. » (*ibid.*). On pourrait penser qu'elle essaye de dédramatiser pour ne pas être mise dans la catégorie d'homosexualité. Pourtant, la journaliste ne lui permet pas cette possibilité.

L'article « Monica Bellucci nous parle d'amour » (MC : 04/08) qui est une interview sur la vie personnelle et amoureuse de la célèbre actrice. La journaliste demande à Monica Bellucci : [e]st-ce que cela vous a été difficile dans le film, de faire l'amour avec une femme ? » (MC : 08/08). L'adjectif 'difficile' laisse penser que la journaliste suppose que l'actrice n'a dans aucun cas fait l'amour avec une femme, que ceci serait même impossible. La préconception est que l'actrice est hétérosexuelle. Peut-être qu'elle pense qu'il serait même impoli de supposer qu'elle aurait eu une relation sexuelle avec une femme. Le discours sur la sexualité inclut la supposition de l'hétérosexualité ce qui est présenté comme évident à plusieurs reprises dans les articles.

5.2.2. Une femme non « biologiquement femme »

Le terme ‘matrice hétérosexuelle’ vient de Judith Butler et implique que dans la compréhension commune, le sexe détermine le genre et la sexualité – et ainsi, automatiquement – l’attirance pour l’autre sexe. Selon cette logique, il existe deux sexes biologiques opposés et ces êtres – femmes et hommes – sont tous hétérosexuels. Cette division binaire est critiquée par Judith Butler (Dorlin 2008: 117). Butler comprend que la multiplicité des identités sexuelles est plus vaste qu’on ne le pense. Il est possible qu’une personne se sente féminine ou masculine et éventuellement les deux en même temps. Selon Teresa de Lauretis (2004), les notions culturelles sur les femmes et les hommes en tant que catégories exclusives mais complémentaires constituent un ‘système de genre’ propre à chaque culture. Il s’agit d’un système symbolique qui place le sexe biologique dans une relation de correspondance avec des contenus culturels selon les valeurs de la société. Bien que les contenus et significations culturels varient avec les cultures, le système de genre est toujours lié aux facteurs économiques et politiques – aux relations de pouvoir. Selon de Lauretis, le genre ne qualifie pas vraiment une personne mais une relation sociale. Le genre donne à un individu une place – déterminée par le sexe – dans la société. Cette place a un effet énorme sur la vie de l’individu. (de Lauretis 2004 : 38, 40-41.)

Ce chapitre illustre la possibilité d’être femme sans l’être biologiquement. L’article montre une situation qui ne correspond pas à la division femme / homme dichotome. Dans l’article « Mon mari, une femme comme les autres » (MC : 09/08), les limites de genre sont surpassées par les travestis (*cross dressers*). L’élément le plus révélateur du dépassement des limites est qu’ils portent des vêtements associés, en général, à un autre genre dans la société donnée. Le point de vue dans l’article est celui de leurs compagnes, ce qui est déjà anticipé par la rubrique – mais pas uniquement. Les *cross dressers* font leur confession sur le sujet et expliquent le phénomène par des exemples de leur propre vie. L’article suit un groupe de *cross dressers* pendant leurs « Vacances en femme » (MC : 07/08), un voyage organisé par une association américaine d’aide aux travestis et à leurs épouses (*ibid.*).

Contrairement à la conception générale, le travestisme n’a pas vraiment un rapport avec l’identité sexuelle. La notion de ‘sexualité’ est explicite dans l’article « Mon mari, une femme comme les autres » car ces hommes sont des « hétéros bien rangés » (MC :

09/08). L'homme (les travestis sont presque toujours des hommes) qui s'habille en femme de temps en temps, est souvent hétérosexuel. Le phénomène a plutôt à voir avec le sexe et le genre. On pourrait dire d'une manière simplifiée que le sexe et le genre ne se rejoignent pas continuellement. Le phénomène est difficile à expliquer et son origine est disputée. Le travestisme est classé comme un désordre d'identité de genre. Il s'agit du désir de porter des vêtements du sexe opposé pendant un certain moment et ainsi, de prendre plaisir à la participation au sexe opposé temporairement. Pourtant, il ne s'agit pas de transsexualisme, notion qui signifie que la personne souhaite vivre en permanence en femme, de façon intégrée à la société et être reconnue comme femme. Le terme de *cross dresser* peut être utilisé pour souligner la façon de vivre choisie individuellement au lieu du terme 'travesti' donné par le discours médicalisé. (Jokinen 2001 : 194-195). Nous voulons traiter le phénomène comme une manifestation de la féminité bien qu'il ne s'agisse pas de femmes biologiques. Ces hommes se comportent de manière féminine et veulent faire partie du sexe féminin provisoirement. D'un autre côté, l'existence d'un tel phénomène montre l'insuffisance de la division femme / homme. Pourquoi devrait-on tout diviser en deux ?

Selon l'article « Mon mari, une femme comme les autres » (MC : 09/08), les épouses interviewées ont une attitude plutôt positive sur le travestisme de leur époux bien que l'acceptation ait été difficile au début. Les épouses ont souvent peur pour leur mari et elles ne veulent pas qu'ils sortent de leur maison habillés en femme. Patricia, mariée à Roy / Tootsie, exprime son angoisse : « Quand on apprend que son mari est *cross dresser*, on entre dans le placard avec lui. On se met aussi à vivre dans le secret » (*ibid.*). Pourtant, ces épouses ont accepté le besoin de leur époux de s'habiller en femme et elles les soutiennent.

Ces hommes rêvent des choses typiquement liées à la féminité plutôt qu'à la vie de la femme en tant que telle. Ils « revendiquent la possibilité de passer alternativement d'un côté et de l'autre de la frontière des genres, envient la liberté qu'ont acquise les femmes de s'habiller comme elles le veulent, d'avoir à leur disposition une infinité de panoplies. » (MC : 07/08) C'est un thème intéressant car il s'agit des hommes. Les femmes peuvent s'habiller « en homme » ou du moins porter des vêtements qui étaient auparavant vus comme uniquement masculins, comme les pantalons, les chemises, les cravates par exemple. La jupe reste un interdit pour les hommes dans la plupart des cultures.

Le fait que les vêtements soient divisés en deux catégories mutuellement exclusives selon le sexe démontre que la différence sexuelle est basée plutôt sur la hiérarchie que sur le respect. Les hommes s’habillent en pouvoir mais en s’habillant en femme, l’homme renonce au pouvoir. Parallèlement, une femme qui s’habille de façon masculine s’habille « en pouvoir » (ce qui pourrait expliquer l’inexistence du phénomène parmi les femmes). Des significations sociales dignitaires sont liées aux vêtements des hommes tandis que les vêtements des femmes indiquent leur faiblesse, l’impuissance et la coquetterie : les robes décolletés et les couleurs douces. C’est pour cela qu’un homme en robe semble incompréhensible. Bien que les vêtements soient le composant visible, ils ne représentent pas tout le phénomène. (Jokinen 2001 : 196-197.)

Une fois par an, ces hommes « se lâchent » (MC : 09/08) à Las Vegas. Avec leur « prof de glamour et de féminité » (*ibid.*) ils apprennent à être femmes ; ils apprennent à bouger, se comporter, se maquiller et à faire des gestes féminins. On ne peut pas ignorer que les femmes biologiques assistent à cet « apprentissage » mais pendant une plus longue période. Dès l’enfance, les filles et les garçons sont élevés de manière différente comme le dit Simone de Beauvoir dans son ouvrage *Le deuxième sexe* (1949 : 285) : « On ne naît pas femme : on le devient. » (*ibid.*). De Beauvoir décrit le processus qui dirige le destin différent des filles et des garçons ; les filles sont dirigées vers l’immobilité et les garçons vers l’activité.

Parfois, l’article trouve ‘féminin’ quelque chose d’essentiel que possèdent seulement les femmes, parfois le rôle étroit des sexes est remis en question. Les travestis sont « ceux qui se sont évadés de la prison du sexe » (*ibid.*) ce qui suggère que la division femme / homme serait problématique – au moins partiellement – selon la journaliste. D’un autre côté, l’hétérosexualité de ces hommes est soulignée ainsi que le fait qu’ils sont tout de même des hommes. Le fait que la prof de glamour représente l’image de la femme très traditionnelle n’est pas mis en doute. Selon l’article, n’importe quelle femme ne pourrait pas servir de prof de glamour car l’idéal de la féminité paraît être une femme « classique » pour ces travestis. Une essence biologique fixe est donc donnée au sexe féminin et masculin. Une image plus vaste sur le sujet n’est pas proposée. Il est accepté que le transvestisme est un désordre selon le discours médicalisé, bien que le fait que la division femme / homme puisse être vue comme une « prison du sexe » (*ibid.*).

Jokinen (2001 : 207-208) a constaté que la « visite » dans le monde de la féminité des hommes travestis ne correspond pas à l'image réelle de la vie des femmes : ils vivent uniquement les côtés avantageux de la féminité. Toute l'expérience féminine ne peut pas être vécue en un changement de rôle provisoire. Jokinen a cité Marjorie Garber selon qui un *cross dresser* ne peut pas construire une subjectivité mais seulement une fantaisie de l'existence féminine. Un *cross dresser* s'habille « en féminité » (imaginée) plutôt qu'en femme car la représentation est celle d'une femme typique et classique et la variété des façons d'être femme reste dans l'ombre ; toutes les femmes ne portent pas de jupes ni talons. Au lieu de parler du fait de s'habiller en femme, on devrait plutôt parler d'un troisième sexe car le sexe surpasse l'aspect extérieur. Le besoin de s'exprimer de l'homme pourrait être la raison de se travestir. Les habits féminins en seraient seulement le moyen. Quelle que soit la motivation des *cross dressers*, il est évident que le phénomène brise la division femme / homme. Jokinen pense que le travestisme est un exemple qui non seulement surpasse l'opposition binaire femme / homme mais aussi inclut l'idée que l'opposition elle-même est artificielle. (*ibid.*).

Le travestisme offre, pour quelques-uns, un refuge au monde rude des hommes : ils peuvent être plus qu'un homme (sans vraiment être une femme) (Jokinen 2001 : 207). Quelques hommes interviewés démontrent leur côté « féminin » car dans ce rôle, ils se sentent bien. Richard « ne se sent « elle-même » qu'en Renée, avec sa perruque au carré, sa jupe droite et ses escarpins à petit talon. » (MC : 09/08) Doug est « hypermacho, très sportif, facilement agressif » (*ibid.*), en Lacey, par contre, « plus douce et plus tendre » (*ibid.*) On pourrait dire qu'il s'agit de l'exagération du comportement d'un sexe / genre plutôt que d'une imitation. Ces personnes ne souhaitent pas changer de sexe de manière permanente. Selon l'article, il paraît que ces hommes pensent qu'ils ne peuvent pas montrer leurs sentiments aussi ouvertement que les femmes le peuvent. Il est aussi explicite que les attributs associés à la femme sont considérés comme inférieurs à ceux associés aux hommes. Un homme doux et sensible serait quelque chose de ridicule donc ces hommes renoncent au rôle d'homme pour pouvoir s'exprimer plus librement. Une situation où la sensibilité est associée à seulement un sexe ne peut pas être sensée.

Dans l'article « Mon mari, une femme comme les autres » (MC : 09/08), les hommes apprennent à être femmes, comme si « être femme » était quelque chose d'inné. Comme nous l'avons dit avant, être femme, c'est une chose apprise. Cet article montre bien les

limites artificielles du 'genre' ou bien du 'sexe'. Si une personne biologiquement mâle veut porter une jupe, il doit et il veut apprendre à se comporter comme une femme. Dans ce cas où il est question d'« hétéros bien rangés » (*ibid.*), il s'agit tout d'un coup de femmes s'ils portent des vêtements féminins. Au lieu d'être des hommes qui portent des jupes, ces personnes veulent surtout être des femmes pendant leurs vacances spécifiques. Ils doivent renoncer à leur sexe biologique car la catégorie du genre est très étroite. Par conséquent, il nous semble que nous ne pouvons pas vraiment faire une distinction parfaite entre le sexe et le genre. Il serait utile de les employer ensemble. S'il existe seulement des 'femmes' et 'hommes' biologiques et des 'femmes' et 'hommes' sociaux, qui sont ces personnes-ci qui ne sont ni les uns ni les autres ? Sans prendre position sur le fait que le travestisme a été défini comme un désordre, l'article transmet le sentiment d'angoisse de ces personnes sur le fait que le sexe biologique détermine trop le comportement idéal de l'individu. Les problèmes se posent, avant tout, quand ce mode de vie et les attitudes de la société se heurtent (Jokinen 2001, 206). Pour eux, vivre ainsi veut dire « une double vie totale, un mensonge permanent » (MC : 07/08). Ils ne se sentent pas malades mais souhaitent la reconnaissance des autres (Jokinen 2001, 206). Donna s'étonne: « Pourquoi est-il si difficile de faire admettre qu'il y a une infinité de gradations dans l'identité sexuelle ? » (MC : 07/08).

5.2.3. « Biologiquement femme » mais « socialement homme »

Ce chapitre présente une situation où une femme biologique devient homme : son rôle social devient celui d'un homme, elle obtient les droits dont, d'habitude, bénéficient les hommes, elle est prise pour un homme. La seule chose qui la sépare des hommes biologiques est son anatomie. « Tu seras un homme ma fille ! » (MC : 04/08) est un long reportage sur le phénomène des « vierges jurées » (*ibid.*) du Kosovo. Il s'agit de filles qui se substituent à un homme décédé de la famille en prenant la place du chef de famille. Elles doivent s'occuper des tâches qui sont normalement réservées aux hommes. Elles gagnent plus de droits mais elles doivent renoncer à toute sorte d'amour. Il s'agit donc d'un phénomène qui provient du contexte patriarcal, où les femmes n'ont pas vraiment de droits. Pour cela, certaines femmes doivent « se déguiser » en homme pendant le reste de leur vie. Il s'agit d'un article où la journaliste a interviewé trois personnes kosovares qui sont des soi-disant « vierges jurées » (*ibid.*) car elles ont juré de vivre leur vie sans amour.

L'article « Tu seras un homme ma fille ! » (MC : 04/08) rend transparente l'idée que le sexe biologique d'une personne n'est pas une chose sans ambiguïté et que l'on peut, par exemple, s'habiller en un sexe social autre que son sexe biologique. Une femme peut se comporter comme un homme si elle le veut ou si elle y est obligée. Rabë, une vierge jurée, dit être « comme un troisième sexe » (*ibid.*) donc ni femme ni homme. La tradition des vierges jurées est pourtant un secret de Polichinelle car tout le monde sait qu'il s'agit de femmes élevées comme des hommes.

Dans cet article, le système de sexe/genre est très bien adapté. À chaque instant, la journaliste souligne le sexe biologique de ces personnes. Dans les autres articles étudiés, le système de sexe/genre n'est pas aussi explicite : les femmes sont un groupe essentiellement féminin. Un tel point de vue ne prend pas en considération le fait que toutes les femmes ne sont pas « féminines » et que certaines peuvent même souffrir de cette catégorie. Un phénomène exceptionnel met en avant la signification très accentuée du sexe biologique et social. Bien qu'il s'agisse du Kosovo dans cet article, d'autres cultures ont des coutumes définies par le sexe de l'individu.

L'essentialisme et la constance du sexe biologique sont contestés mais dans le même article, une vision permanente sur le sexe biologique est suggérée aussi. Le rédacteur fait référence aux vierges jurées à l'aide du pronom personnel 'elle' (comme nous le faisons aussi), autrement dit par le sexe biologique bien qu'il s'agisse d'hommes dans cette situation. Il semble qu'en faisant référence à Lika avec le pronom personnel féminin, nous aussi acceptons partiellement la domination biologique même sans le vouloir. La langue française force à tout diviser en deux sexes mutuellement exclusifs. Dans le cas de Lika, nous pourrions dire 'il', bien sûr, mais pour des raisons de clarté, nous faisons comme la journaliste, ce qui n'est pas toujours adéquat si nous voulons critiquer la forte division en deux sexes – qui ne prend pas en considération les personnes qui n'y rentrent pas. Des expressions comme « la vieille dame » (MC : 04/08) et « femme à se plaindre » (*ibid.*) sont utilisées à foison. L'extrait suivant montre une utilisation du pronom personnel féminin assez curieuse : « Lika, elle [nous soulignons], affirme n'avoir « absolument rien d'une femme » et affiche même son mépris pour ces « créatures inutiles et stupides qui ne s'intéressent qu'aux cancans. » (*ibid.*) Lika se dit cent pour cent homme mais la journaliste décide qu'il s'agit d'une femme. Aussi bien Lika que la journaliste jouent avec le système de sexe/genre. Dans le monde de Lika, le genre détermine son essence mais selon ce qu'écrit la journaliste, c'est le sexe

biologique. La journaliste écrit sur un phénomène qu'elle ne comprend peut-être pas complètement car elle le regarde avec des yeux occidentaux et hétérosexuels. Ce comportement paraît anormal et incompréhensible pour elle. Pour Lika, qui se sent « comme un poisson dans l'eau dans cet univers 100 % masculin » (*ibid.*), cette vie est complètement normale. Il est pourtant fort probable que Lika déteste davantage la place étroite de la femme que les femmes en tant que telles. En insistant sur le fait qu'elle se sent complètement homme, Lika veut peut-être dire qu'elle a accepté sa place et ne veut plus la remettre en question. Le but de cet article est de raconter ce phénomène qui traverse les limites du sexe biologique donc l'intensité et l'intérêt pourraient souffrir si la journaliste choisissait de se référer à ces vierges jurées avec des pronoms masculins. Il semble que nous devions toujours choisir entre deux sexes : nous devons avoir en nous soit les facteurs masculins ou bien féminins, un troisième sexe reste une chose incompréhensible.

Dans le cas de Rabë, qui dit appartenir à un troisième sexe, la division en deux sexes devient très intéressante. Elle dit : « [e]n public et dans ma vie quotidienne, je me sens un homme, mais quand je suis en compagnie des femmes de ma famille, mon côté féminin reprend vite le dessus. » (MC : 04/08). Quand elle parle du monde extérieur de la maison où elle se sent homme, on pourrait dire que c'est son rôle social ou genre qui est masculin – ce qui est le but de ce phénomène car les femmes ne sont pas autorisées à prendre la place de l'autorité. À la maison, parmi les autres femmes, elle se sent plutôt féminine, c'est-à-dire qu'elle se sent comme les autres personnes qui sont présentes : la présence des femmes a une influence sur son propre sentiment. On pourrait cependant constater que Lika qui se sent cent pour cent homme ne reconnaît pas l'existence de son sexe biologique féminin. Est-ce que l'on pourrait penser que chez Lika, l'influence de l'éducation ait été si forte que le sexe biologique ait pu être complètement effacé ? Ceci représenterait cependant un point de vue essentialisé du sexe biologique. Peut-être que l'éducation de Rabë n'a pas été aussi efficace ? Il nous semble plutôt que le système de sexe/genre n'est pas aussi efficace pour résoudre tous les « problèmes » qui sont liés à l'identité d'une personne. Le « système femme/homme » populaire qui ne prend pas en considération les personnes intersexes ou transgenres en serait encore moins capable.

« Au fil des ans et à force de travail acharné celle qui se fait désormais appelé « Rom » gagne le respect de sa communauté » (MC : 07/08) écrit-on sur Rom qui est l'une de celles qui ont dû apprendre à être homme : une vierge jurée. Le travail acharné lié au

processus pour devenir homme est valide aussi quand on parle du processus des garçons qui deviennent hommes. Comme par exemple, en Finlande, il est de coutume de dire que dans l'armée, les garçons deviennent des hommes – de vrais hommes. Avant ceci, ils ne sont pas des 'hommes' à proprement parler. Ceux qui ne font pas le service militaire ne sont pas considérés comme de vrais hommes selon quelques Finlandais. Selon quelques-uns, la maternité ratifie la féminité ou l'essence d'être 'femme'. On peut aussi dire que les magazines féminins apprennent aux femmes comment être femme. Le fait d'être 'homme' ou 'femme' paraît être – au moins en partie – une construction. Selon cette logique, il ne suffit pas d'être né homme ou femme, on doit apprendre à le vivre ou rendre cela naturel.

La tristesse de la vie des vierges jurées est soulignée par la journaliste : « [s]ans mari ni enfants, ces femmes qui ont sacrifié leur vie pour les autres savent qu'elles ne peuvent compter que sur elles-mêmes pour assurer leurs vieux jours. » (MC : 07/08). La journaliste ne prend pas en compte le fait qu'elles ont, en fait, une famille et des amis bien qu'il ne s'agisse pas d'une famille qui inclue la femme, le mari et les enfants. Aucune des vierges jurées interviewées ne ferait autrement si elle pouvait choisir de nouveau. Sur Rabë, la journaliste se lamente : « elle grandit seule, sans référence féminine ni autorité paternelle pour la guider » (MC : 07/08). Il semble que le père, un homme, est quelqu'un qui puisse fonctionner comme figure d'autorité. Rabë est la plus âgée des enfants de la famille mais, étant une fille, elle doit porter un costume pour acquérir la position d'autorité. Les vêtements construisent le genre et l'autorité (Jokinen 2001 : 196).

La tradition des vierges jurées peut dans quelques cas être un moyen de vivre sans paternalisme éternel. Elles peuvent travailler en dehors de la maison, elles peuvent échapper au mariage arrangé et à une vie composée de travaux ménagers. Rom, par exemple, est « au conseil des anciens de son village » « un privilège inédit pour une femme » (MC : 07/08) seulement parce qu'elle a toujours été considérée comme un homme. La situation est un peu hypocrite, bien sûr, car tout le monde sait qu'elle est anatomiquement femme. L'un des mauvais côtés de ce phénomène est que ces personnes biologiquement femmes doivent nier leur sexe féminin ainsi que la possibilité d'aimer. Même le terme de 'vierges jurées' révèle que celles-ci doivent jurer de ne jamais faire l'amour. En niant leur sexe et l'amour, elles deviennent des gens qui n'ont pas de sexe. Elles se libèrent du rôle de la femme mais elles ne sont pas des hommes

non plus. Elles ne peuvent pas être entièrement hommes car il leur manque un organe sexuel masculin. Ce sont des femmes pour qui leur sexe est un obstacle pour toujours. Pour toutes les vierges jurées, la transformation en homme n'a pas été facile et Rabë « n'a eu d'autre choix que de s'adapter » (*ibid.*) à la vie d'homme.

6. Conclusion

Pour finir, nous allons présenter les résultats obtenus. L'objectif de cette étude a été de trouver une manière hégémonique de parler des femmes et de la sexualité féminine. Nous avons voulu voir comment se formait une femme « idéale » et « non idéale » dans les pages du magazine féminin français *Marie Claire*. Nous avons gardé à l'esprit l'idée que la sexualité « normale » ou « normative » et « anormale » est quelque chose qui varie avec le temps et l'espace.

La théorie féministe nous a donné le concept du 'sexe biologique' qui se réfère à la biologie et aux organes sexuels et celui du 'sexe social'/'genre' par lequel on fait référence à la dimension sociale visible du sexe biologique. Ces notions se sont parfois montrées problématiques et ainsi, nous avons constaté, à plusieurs reprises, que la division en deux sexes biologiques n'est pas suffisante pour comprendre la multiplicité des identités.

Dans ce travail, nous avons voulu examiner comment, par répétition, on peut construire des idées qui paraissent « naturelles » ou « normales » mais qui sont, en effet, des produits de répétition. Notre méthode, l'analyse du discours, étudie la fonction et l'usage des mots dans un contexte langagier et social.

Dans les sept articles que nous avons étudiés, nous avons trouvé l'idéalisation de la femme « traditionnelle » ou « classique ». La division femme/homme est un fait qui n'est pas remis en doute en tant que tel. La sexualité est aussi un thème qui est lié à plusieurs choses dans la vie de ces personnes mentionnées dans les articles. Une femme dans la norme est une femme hétérosexuelle. La sexualité, la sensualité et le fait d'être biologiquement femme sont des conditions du bien-être de ces femmes. Les apparences jouent également un rôle important : même la chirurgie esthétique est regardée comme une option pour une femme moyenne et non pas pour quelqu'un de superficiel. La maternité est une chose qui renforce le sentiment d'être femme. Se sentir féminine et femme sont des facteurs garantissant le bien-être des femmes.

Outre l'image traditionnelle, nous avons trouvé des représentations de femmes homosexuelles, de femmes qui ne sont pas anatomiquement femmes et de femmes qui

ne sont pas femmes en tant que rôle social. Ce sont des curiosités, des déviations de la norme qui sont pourtant traitées avec bon goût.

Nous avons aussi remarqué que la sexualité est fortement liée à la confession et que la confession est liée à la féminité. Ainsi, la sexualité et la confession sont inséparables car nous devons toujours nous définir : nous devons dire si nous sommes homosexuels ou hétérosexuels ou autre. Dans les articles, l'hétérosexualité est le comportement normatif qui ne demande pas d'explications. L'homosexualité en exige ainsi que le travestisme qui n'est pas une identité sexuelle mais appartient plutôt au sentiment propre de l'individu. Dans cette étude, la confession est donc un moyen de produire la vérité.

Dans notre corpus, la confession est aussi un moyen de consolidation de soi pour les femmes. En se confessant, les femmes obtiennent la reconnaissance de quelqu'un d'autre. La confession peut aussi être vue comme un acte volontaire et intentionnel de l'individu qui veut se confier à une âme sœur potentielle.

L'obligation de se définir ne concerne pas seulement l'identité sexuelle mais aussi l'identité de genre. Nous devons définir si nous sommes femmes ou hommes. Si aucune catégorie ne convient, nous devons nous expliquer. Nous avons vu, avec les exemples, qu'un homme qui souhaite s'habiller en femme de temps en temps, est défini comme quelqu'un avec un désordre d'identité sexuelle. Tout le monde doit participer à ce jeu de définition : se proclamer sans sexe biologique ou social serait aussi une prise de position à l'extérieur du système de sexe/genre.

Nous avons rencontré des difficultés et remarqué l'insuffisance des notions 'sexe biologique' et 'genre'. Dans notre corpus, dans les articles qui ont traversé la division femme/homme, les phénomènes ont été traités comme des exceptions des deux sexes naturels supposés. L'article qui traite des travestis, a été accompagné par le dernier mot autoritaire du psychanalyste, dans la colonne « avis du psy ».

Nous avons également remarqué qu'en écrivant en français, il est difficile d'éviter l'utilisation des pronoms personnels. L'article qui traite des « vierges jurées », des filles élevées comme garçons, nous force à renforcer la division entre femmes et hommes et ainsi à définir ces personnes de manière qu'elles ne le souhaitent pas. Il s'agit des personnes qui sont anatomiquement femmes mais leur rôle social est celui d'un homme.

Ainsi, dans leur communauté, ce sont des hommes. En les mentionnant, nous devons choisir entre les pronoms personnels 'elle' et 'il'. Dans ce cas, nous avons choisi le premier suivant l'exemple de la journaliste. Ce faisant, nous aussi renforçons la division stricte des sexes sans le vouloir. Cela montre très bien le pouvoir de la langue à produire la réalité.

7. Bibliographie

A) Livres et articles

Allison, Maggie (2000). « Women and the Media », in : Gregory, Abigail et Tidd, Ursula (éds.) : *Women in contemporary France*. Oxford : Berg, 65-89.

Andermahr, Sonya & Lowell, Terry & Wolkowitz, Carol (1997). *A Glossary of Feminist Theory*. London : Arnold.

Austin, J. L. (1962). *How to Do Things with Words*. Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press.

Bakhtine (Bahtin), Mihail (1965/1995). *François Rabelais – keskiajan ja renessanssin nauru*. Helsinki : Taifuuni.

Barker, Chris (2000). *Cultural Studies. Theory and Practise*. London : Sage. Bauman, Zygmunt (1996). *Postmodernin lumo*. (Éds.) : Ahponen, Pirkkoliisa et Cantell, Timo. Tampere : Vastapaino.

De Beauvoir, Simone (1949). *Le deuxième sexe*. Paris : Gallimard.

De Lauretis, Teresa (2004). *Itsepäinen vietti*. Tampere : Vastapaino Oy.

Bourdieu, Pierre (2001). *Langage et pouvoir symbolique*. Paris : Fayard.

Braidotti, Rosi (1993). *Riitasointuja*. Tampere : Vastapaino.

Butler, Judith (2006). *Hankala sukupuoli*. Tampere : Tammer-Paino Oy.

Charron-Deutsch, Lou (2000). *Fictions of the Feminine in the Nineteenth-Century Spanish Press*. The Pennsylvania State University Press.

Debord, Guy (2005). *Spektaakkelin yhteiskunta*. Helsinki : Summa.

Doody, Terrence (1980). *Confession and Community in the Novel*. Baton Rouge: Louisiana State University Press.

Dorlin, Elsa (2008). *Sexe, genre et sexualités*. Paris : Presses Universitaires de France.

Fairclough, Norman (2003). *Analysing Discourse. Textual analysis for social research*. London : Routledge.

Foucault, Michel (1969). *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard.

Foucault, Michel (1971). *L'ordre du discours – Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*. Paris : Gallimard.

- Foucault, Michel (1976). *Histoire de la Sexualité 1. La volonté de savoir*. Paris : Gallimard.
- Foucault, Michel (1997). « *Il faut défendre la société* ». Paris : Gallimard / Le Seuil.
- Gammel, Irene (1999). « Introduction », in : Gammel, Irene (éd.) : *Confessional Politics. Women's Sexual Self-Representation in Life Writing and Popular Media*. Edwardsville : Southern University Press, 1-10.
- Gee, James Paul (2005). *An Introduction to Discourse Analysis – Theory and Method*. New York : Routledge.
- Hausen, Karin (2001). « Die Polarisierung der « Geschlechtscharaktere » - Eine Spiegelung der Dissoziation von Erwerbs- und Familienleben », in : Hark, Sabine (éd.): *Dis/Kontinuitäten : feministische Theorie..* Opladen : Leske & Budrich, 161-180.
- (Hermes, Joke (1995). *Reading Women's Magazines : An Analysis of Everyday Media Use*. Cambridge : Polity Press
- Israël, Lucien (2001). *L'hystérique, le sexe et le médecin*. Paris : Masson.
- Jokinen, Arja (1993). *Diskurssianalyysin aakkoset*. Tampere : Vastapaino (Gummerus).
- Jokinen, Arto (2001). « Näin tehdään nainen: miesten ristiinpukeutuminen », in : Nikunen, Minna, Gordon, Tuula, Kivimäki, Sanna et Pirinen, Riitta (éds.): *Nainen/Naiseus/Naisellisuus*. Tampere : Tampere University Press, 191-212.
- Koivisto, Päivi (2007). « Tunnustaa ja valehdella: Tunnustamisen ongelmat *Ystävän muotokuvassa* », in : Kujansivu, Heikki et Saarenmaa, Laura (éds.) : *Tunnustus ja todistus – Näkökulmia kahteen elämän esittämisen tapaan*. Helsinki: Gaudeamus Helsinki University Press.
- Kortelainen, Anna (2003). *Levoton nainen*. Helsinki : Tammi.
- Liljeström, Marianne (1996). « Sukupuolijärjestelmä », in : Koivunen, Anu & Liljeström, Marianne (éds.): *Avainsanat, 10 askelta feministiseen tutkimukseen*. Tampere : Vastapaino, 111-138.
- Lloyd, Moya (2007). *Judith Butler: From Norms to Politics*. Cambridge : Polity Press.
- Maingueneau, Dominique (1991). *L'analyse du discours – Introduction aux lectures de l'archive*. Paris : Hachette.
- Maingueneau, Dominique (2007). *Analyser les textes de communication*. Paris : Armand Colin.
- Mazière, Francine (2005). *L'analyse du discours*. Paris: Presses Universitaires de France.

McRobbie, Angela (1997). « *More! New Sexualities in Girls' and Women's Magazines* », in : McRobbie, Angela (éd.): *Back to Reality? Social Experience and Cultural Studies*. New York : St. Martin's Press, 190-217.

Rojola, Lea (1996). « Ero », in *Avainsanat. 10 askelta feministiseen tutkimukseen*, (éds.): Koivunen, Anu et Liljeström, Marianne. Tampere: Vastapaino, 159-178.

Rossi, Leena-Maija (2003). *Heterotehdas. Televisiomainonta sukupuoli tuotantona*. Helsinki: Gaudeamus.

Salonen, Marko (2005). *Hiljainen heteroseksuaalisuus – Nuoret, suojaikäraja ja itsemäärääminen*. Tampere : Tampere University Press.

Shevelow, Kathryn (1989). *Women and print culture: the construction of femininity in the early periodical*. London : Routledge.

Töyry, Maija (2006). « Käytösoppaasta naistenlehteen », in : *Sukupuolishow*, (éds.) : Anna Mäkelä, Liina Puustinen et Iris Ruoho. Helsinki : Gaudeamus, 207-225.

Saarenmaa, Laura (2007). « Tunnustava sukupuoli: Pamela ja Justine puhemylyssä », in *Tunnustus ja todistus – Näkökulmia kahteen elämän esittämisen tapaan*, (éds.) : Kujansivu, Heikki et Saarenmaa, Laura. Helsinki: Gaudeamus Helsinki University Press, 83-103.

Sumiala-Seppänen, Johanna (2007). « Tunnustan, olen siis olemassa: Mediakulttuurin terapeutin eetos », in *Tunnustus ja todistus – Näkökulmia kahteen elämän esittämisen tapaan*, (éds.) : Kujansivu, Heikki et Saarenmaa, Laura. Helsinki: Gaudeamus Helsinki University Press, 163-183.

Wajeman, Gérard (1976). « Psyché de la femme : note sur l'hystérique au XIXe siècle », *Romantisme* 13-14/6, 57-66.

B) Internet

http://www.groupemarieclaire.com/gmc/34487-magazines_france/
consulté le 26 avril 2009

C) Corpus

Alexandre, Elisabeth : « Mon mari, une femme comme les autres » dans *Marie Claire*, numéro de septembre 2008, p. 159-164.

De Peretti, Camille : « Un été pour doper mon couple » dans *Marie Claire*, numéro d'août 2008, p. 82-85.

Gaignault, Fabrice : « Rencontre avec la dernière maîtresse de Sagan » dans *Marie Claire*, numéro de juillet 2008, p. 53-58.

Houguet, Véronique : « Le jour où je me suis enfin trouvée belle » dans *Marie Claire*, numéro d'avril 2008, p. 130-136.

Manceaux, Michèle : « Monica Bellucci nous parle d'amour » dans *Marie Claire*, numéro d'avril 2008, p. 56-57.

Quérouil, Manon : « Tu seras un homme ma fille! » dans *Marie Claire*, numéro d'avril 2008, p. 193-195.

Rochet, Caroline : « Je ne suis pas une bombe... mais je garde la foi » dans *Marie Claire*, numéro de mars 2008, p. 140-145.